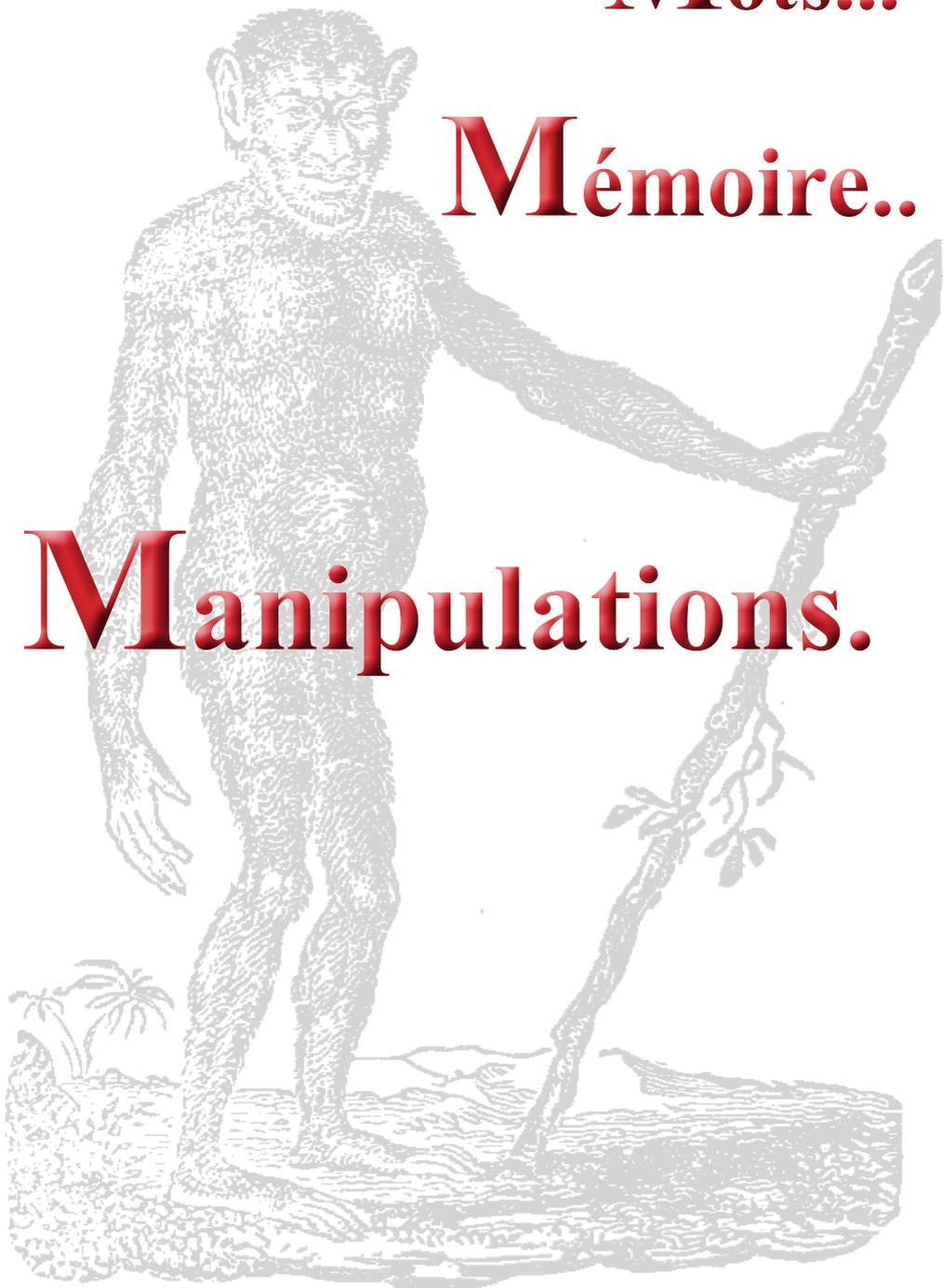


André GRANGE

Mots...

Mémoire..

Manipulations.



Réalisation & diffusion (pour l'édition numérique)

© LES PASSERELLES DU TEMPS

www.exvibris.com

Conception graphique & mise en page (pour l'édition papier)

LES ÉDITIONS D'AINAY

40 rue des remparts d'Ainay 69002 Lyon

324.234.426 RCS LYON

ISBN & EAN en cours pour l'édition papier

Exemplaire sous copyright

André GRANGE

Mots

Mémoire

Manipulations

MOTS POUR MOTS

« Dans quel monde vivons-nous », devrions-nous nous demander sans cesse, mais nous ne le faisons pas, parce que nous croyons avoir affaire à ce que nous appelons la **réalité**. Pourtant, depuis que l'homme est sur la terre il n'a cessé de s'éloigner de cette réalité. Jusqu'à la remplacer, grâce à l'informatique, par des mondes virtuels, alimentés par l'imagination prodigieuse des physiciens, des astronomes, des astrologues, des biologistes ou simplement des créateurs de jeux. Ces multiples sources ont remplacé les religions au nom du rationalisme pour finalement réhabiliter l'imagination « maîtresse d'erreurs », selon Pascal!

Mais voilà que dans ces quelques lignes il y a déjà deux mots qui méritent correction ou précision! Commençons par le plus facile, le deuxième: **virtuel**. Il renvoie, à l'origine, à ce qui détermine la **vertu** cachée des choses, leur qualité essentielles. Rapidement, en s'appliquant aux qualités humaines, la **vertu**, variant en fonction des choix sociaux successifs, a connu les pires vicissitudes, celles qui s'attachent aux préjugés. Qualité masculine, elle a d'abord désigné des capacités guerrières, l'audace, le courage. Puis la qualité plus riche et équilibrée du citoyen romain, qui est très impliqué dans la vie de la cité. Prêtée aux femmes, destinées à la soumission, elle a pris le sens opposé: chasteté, passivité. Peut-on accorder confiance à un mot qui peut désigner deux attitudes contraires? Eh bien il en est de même pour **virtualité**: d'abord qualité cachée mais fondamentale, elle exprime l'être même de ce qu'on désigne: les vertus des plantes sont bien réelles, même sous le regard de la science. Et pourtant les dictionnaires vous le diront: ce qui est virtuel n'est pas réel, c'est même le contraire. Il y aurait décidément de quoi se vouer au diable, n'ayant pu trouver refuge dans les mots!

Avant d'en arriver à cette extrémité, occupons-nous un peu du premier mot qui pose problème: est-ce que l'homme s'est **éloigné** de la réalité? Cela paraît évident si on pense à notre ancêtre vivant de cueillette, de pêche et de chasse, et si on compare ces habitudes à notre alimentation actuelle, à base de produits cultivés, industrialisés, transformés, transportés, édulcorés, colorés, "*sapidifiés*", bref méconnaissables. En y regardant d'un peu plus près on s'aperçoit même que les transformations de la réalité ont commencé beaucoup plus tôt: dès que nos ancêtres ont utilisé le langage pour se communiquer à la fois entre eux et en eux-mêmes des images de la réalité.

Car ce que nous prenons pour la réalité c'est un tout petit peu -très peu-le résultat de nos propres expériences personnelles, mais surtout et presque complètement ce que les mots nous ont permis d'en saisir. L'humanisation, c'est d'abord cela : acquérir une langue, et plus particulièrement un vocabulaire qui remplace la présence des objets par des mondes culturels enrichis des expériences, réflexions, jugements, préjugés des autres usagers de la langue. Cela ne va pas sans complexités, sans contradictions même, et pourtant c'est tout ce que nous avons pour essayer de donner une cohérence au monde qui nous entoure!

Car les mondes virtuels que les mots nous proposent constituent pour chacun des éléments d'interprétation qui ont eux-mêmes besoin d'être interprétés. Ce sont des points de vue sur le monde et à première vue, à une époque donnée, ils offrent quelques points de convergence, bien que les guerres de toutes sortes montrent que pour les contemporains les divergences ont paru assez importantes pour qu'on meure pour elles. Avec le recul du temps on peut constater une vision du monde partiellement cohérente sur laquelle se basent les jugements de valeurs et la conception même de ce qu'est la réalité. Et lorsque cette vision est en train de changer, tous les mots qui prenaient appui sur elle changent aussi. Par exemple, dans la deuxième moitié du XVII^e siècle, lorsque s'affaiblit la confiance qu'on faisait à la tradition, grâce, en particulier, aux progrès de l'optique et de l'astronomie, tout un ensemble de mots montre l'apparition de cette confiance que l'on accorde dorénavant plutôt à la nouveauté : **originalité** ne signifie plus la conformité à l'origine mais au contraire valorise la différence; **progrès** ne renvoie plus au simple changement, bon ou mauvais, apporté par le temps; **imitation** perd peu à peu sa valeur positive.

Chacun de ces changements de sens, pris isolément, peut paraître anecdotique. A y regarder de plus près on peut trouver des causes multiples, nouveautés techniques, nouvelles conceptions philosophiques, avancées scientifiques. Mais la convergence de ces modifications révèle peu à peu une nouvelle conception de la réalité elle-même. Ceci est plus particulièrement repérable dans les mots qui comportent un jugement, c'est-à-dire qui ont une valeur soit péjorative soit méliorative. Nous en rencontrerons un exemple particulièrement éloquent avec le mot **ubris** qui, tout en gardant sa valeur de condamnation absolue, la fera porter non plus sur l'excès, la démesure, mais sur le mélange. Les conséquences à long terme, nous les voyons maintenant avec une glorification de l'excès, incarné dans la recherche du « toujours plus », et une condamnation du mélange avec la recherche d'une race pure en dépit de toutes les découvertes de la biologie qui soulignent l'avantage adaptatif des mélanges. Un autre exemple de ces changements de sens nous est fourni par le mot **expérience** lorsqu'il renvoie aux manipulations de laboratoires et non plus au vécu de tous les jours, consacrant ainsi le triomphe

de la **science** sur le **savoir**, donc de l'**objectivité** sur la **subjectivité**.

Les mots auxquels nous nous attachons ici font partie de cette catégorie : leurs changements de sens - ou leur apparition - s'éclairent lorsqu'on considère les changements dans d'autres mots voisins, et surtout lorsqu'on rapporte tous ces changements linguistiques à ceux qui se produisent dans les visions du monde auxquelles ils se rapportent.

Il faut toujours garder présent à l'esprit le fait que le sens des mots dépend en partie du contexte et plus particulièrement du point de vue (opinions, intérêts, préjugés ou connaissances) de celui qui les emploie. Ce qui implique une certaine souplesse et parfois même certaines ambiguïtés. Un mot très valorisé, comme **scientifique**, se trouve exposé à de multiples emplois abusifs pour servir de preuve de vérité. Cela fait partie de l'instrumentalisation des idéaux par tous les pouvoirs politiques, économiques ou autres.

Cette souplesse des mots nous oblige donc à la prudence dans l'interprétation, mais elle n'a pas que des inconvénients, car c'est elle qui permet le dialogue, chaque interlocuteur les adaptant à sa situation. Mais c'est justement en les interprétant avec prudence qu'on peut déceler non-dits, sous-entendus ou contradictions.

C'est pour cela que, pendant plusieurs siècles, la philologie a été considérée comme la connaissance souveraine, chargée d'éclairer et d'enrichir les idées. Elle était d'autant plus importante que, respectueuse de la tradition, l'époque cherchait la connaissance dans les textes anciens et leurs commentaires. La science, elle, a voulu être plus rigoureuse et elle a fait abstraction de toutes les opinions émises antérieurement, refusant le principe d'autorité, et se tournant vers l'observation du réel lui-même. Devant les succès incontestables qu'elle a obtenus, les **humanités** se sont rebaptisées **sciences humaines**, et la linguistique, en particulier, a cherché plus de rigueur en étudiant les mots dans des contextes étroits, en étudiant leur fréquence, mais en se refusant à toute approche extra-linguistique. Dans un premier temps les contextes socio-linguistiques ont été écartés. C'est maintenant leur réintroduction qui permet de mettre à jour, dans le vocabulaire, les options idéologiques.

Par exemple, il n'est pas indifférent que le mot **concurrence**, qui signifiait « rencontre », avec possibilité soit de conflit, soit de collaboration, ait restreint son sens pour ne plus renvoyer qu'à la rivalité conflictuelle. En même temps, devenue un concept « scientifique » (du moins pour les économistes), elle s'affiche comme idéal social et justifie l'évolution vers une société de rapports égoïstes, violents, tout en faisant croire que c'est une **loi naturelle**, donc inéluctable, alors même que la société n'applique pas les règles qui assureraient son bon fonctionnement (transparence, garantie de qualité des produits, etc...)

La multiplication de la parole publique -télé, radio, journaux, Internet,..) tend à donner aux mots un sens simplifié, parce qu'ils sont utilisés d'abord pour produire un effet rapide donc pour leur force de conviction ou surtout de séduction, ce qui élimine le doute, donc la réflexion. D'où l'expression de « pensée unique ». Cela peut ne reposer que sur des apparences plus ou moins trompeuses, car plus les messages sont nombreux et rapides plus se multiplient les clichés qui permettent à l'auditeur, et, dans une mesure un peu plus faible, au lecteur, d'avoir l'impression de comprendre d'autant mieux que ces clichés viennent renforcer ses propres parti-pris. De là se trouve renforcée aussi cette espèce de schizophrénie qui fait que l'on peut se réclamer de certains principes moraux tout en agissant en contradiction avec eux. Mauvaise foi fréquente même si elle n'est pas toujours consciente si on parvient à la justifier par des mots même à ses propres yeux !

Alors faut-il toujours se méfier des mots ? Une simple prudence : ne jamais les prendre au pied de la lettre, surtout quand ils se présentent comme des évidences indiscutables ! La bonne question à se poser : faire appel à leur sens le plus précis possible en délimitant toutes les implications qu'ils comportent. Par exemple « scientifique » renvoie à des procédures rigoureuses et non pas à telle personnalité ou telle institution ; « concurrence » implique des règles strictes dont tout le monde sait qu'elles sont loin d'être appliquées dans la société réelle ; un sondage ou un indice n'a de sens que si l'on connaît les règles qu'il faut appliquer et celles qui l'ont été réellement, etc... Le simple fait que ces conditions ne soient pratiquement jamais appliquées fait que la plupart des informations ne sont que des opinions, et qu'il faut donc les accueillir avec précaution.

Les différents chapitres de ce travail ont pour but de débusquer quelques-unes de ces ambiguïtés. Comme il s'agit d'aider à la réflexion de tous ceux qui ont envie de comprendre dans quel monde nous vivons, nous avons choisi de gommer toute référence érudite et de varier quelque peu la présentation : dialogue, monologue, analyse. En espérant ainsi éveiller la curiosité des lecteurs, afin qu'ils puissent prolonger le même type de réflexions sur d'autres mots, à leur choix !

D'UBRIS A HYBRIDE

Nous commencerons par une rupture déjà ancienne, très brutale, mais dont les effets dévastateurs s'amplifient particulièrement à notre époque. Il s'agit d'un mot grec qui est bien parvenu jusqu'à nous mais dont le sens a tellement changé qu'on ne le reconnaissait plus : **ubris**, qui, connu déjà par les Romains, avait donné **hybrida**, qu'ils nous ont transmis dans **hybride**. Récemment, on a pris conscience que le sens qu'il avait en Grèce convenait parfaitement à notre vision du monde qui refuse toute limite dans les comportements individuels comme dans les choix collectifs. Du coup, sautant par-dessus deux millénaires et demi, on a repris de temps à autres le mot **ubris** qui convient si bien à notre démesure, et qui contient un avertissement contre les dangers qu'elle représente.

Il faut en effet remonter à cette époque lointaine (du VI^e au III^e siècle avant J.C) pour retrouver une condamnation aussi radicale de la démesure. Cela commence dès Homère, puisque dans l'Iliade les colères d'Achille, avec leur caractère démesuré, font de lui le symbole même de l'**ubris**. Le mot a valeur de condamnation tant son sens est péjoratif : il désigne un état d'esprit dans lequel le personnage perd tout contrôle de lui-même, ce qui provoque toujours des catastrophes. Dans un langage plus moderne cela nous renvoie à la théorie des systèmes : un système régulé peut fonctionner indéfiniment parce qu'il oscille entre deux limites (ex le thermostat), alors qu'un système en phase s'accélère sans cesse jusqu'à la rupture finale. Le deuxième représente notre monde du « toujours plus vite, plus loin, plus de quantité, plus de précarité », avec des dérégulations sociales de plus en plus considérables.

Mais revenons à l'évolution qu'a connue le mot, puisqu'il n'a jamais disparu. Dès le latin, où on le retrouve dans des textes du I^e siècle avant JC, : il désigne soit un animal né de deux animaux dont l'un est de race sauvage, l'autre de race domestique (civilisé, en quelque sorte!), soit un enfant né de deux parents d'origine nationale ou sociale différente. Alors qu'est-ce que le mot a gardé de ses origines? Uniquement la valeur solidement péjorative. Il y a donc deux conséquences : une réhabilitation de l'excès, en attendant sa valorisation suprême lorsqu'apparaîtra le mythe du progrès (nous le verrons plus loin); une condamnation du mélange tant dans la nature (l'animal) que dans la société humaine, dont profitera dans les temps modernes le mythe de la race pure. Mais la botanique dès le XIX^e siècle lèvera la condamnation du mot **hybride** en améliorant les plantes par **hybridation**, qui apparaît à cette époque, accompagné de **hybridité**,

hybridisme, hybrider, qui s'appliquent tous à la fertilisation, provoquée en général par le jardinier d'une plante par le pollen d'une plante d'une variété ou d'une espèce différente.

Mais revenons au changement de sens quelque peu insensé qui s'est produit entre le grec et le latin, et qui montre le passage entre deux conceptions du monde qui ont des valeurs très différentes, l'une voulant se protéger des excès, l'autre des mélanges.

Il faut dire qu'entre les deux le monde a bien changé. L'idéal de l'homme grec, c'est un comportement mesuré. Il ne sanctifie pas comme nous la pureté (religieuse, morale, chimique) mais un mélange équilibré de qualités différentes. Il vit en effet dans une cité-état de quelques milliers d'individus où règne une certaine égalité qui crée un sens de l'intérêt commun. Il y a des riches, mais étant donné le niveau économique, cette richesse reste limitée, et en outre pour être populaires, ils aident une clientèle de pauvres et paient des ouvrages d'intérêt commun. Car il leur faut être populaires, puisqu'ils détiennent le pouvoir politique par le vote des citoyens, et comme ils vivent sous les yeux de tous chacun vérifie plus aisément si leurs actes ont bien quelques rapports avec leurs paroles. Ne rêvons pas : ce n'est pas une société sans conflits, comme le montrent les guerres incessantes entre cités grecques. Mais le fait d'afficher comme idéal un certain équilibre reste un moyen de contenir les excès de violence au moins à l'intérieur des cités.

Cet équilibre est aussi célébré par les Romains (« in medio scaturit virtus » signifie bien que la vertu civique évite les excès), mais la société a beaucoup changé : on est passé de petites cités à des empires gigantesques dès les conquêtes d'Alexandre, et à un vaste empire unifié avec les Romains. Et c'est bien ce changement d'échelle, provoqué lui-même par une **ubris** militaire qui constitue une réhabilitation de la démesure. Quant à la condamnation du mélange, c'est le réflexe de défense d'une caste de culture grecque (sous Alexandre) puis romaine fortement grécisée plus tard, contre les populations des pays conquis, ou même des aristocrates propriétaires terriens contre les prolétaires qui ne possèdent rien.

Depuis, l'écart n'a cessé de se creuser et les inégalités dans la répartition des pouvoirs et des richesses n'ont fait que s'accroître démesurément. À se fier aux idéaux affichés par des sociétés chrétiennes on a peine à comprendre comment on pourrait justifier nos sociétés vouées à tous les excès et qui ont encore bien des difficultés à accepter les mélanges. Les forces qui se sont mises en place à la faveur de ces excès refusant toute régulation, c'est l'avenir de l'humanité et même celui de la planète qui sont en danger, car nous sommes dans la phase ultime de l'ubris, avec la possibilité de transformer l'homme en un robot performant (pour quelles performances?) et la planète en un astre mort.

NOUVEAU CHANGEMENT D'ÉPOQUE:

LA NAISSANCE DU PROGRÈS

Nous sommes dans la période 1650-1700. Un mot tout simple, se distinguant dans la famille à laquelle il appartient, se transforme peu à peu en mythe : c'est le **progrès**. Venu du latin **gradus**, qui signifie « la marche », il est d'une famille déjà fort honorablement connue. Un de ses cousins, plus âgé que lui, a connu et connaîtra encore un succès certain : **degré**, qui a servi pour les escaliers et s'installera dans nombre d'unités de mesures (alcool, température, pression, et, plus immatériels, musique), et, en concurrence avec **grade**, hiérarchie sociale ou militaire, diplômes. D'autres ont eu des destins variés, et l'un d'eux a même connu, de la fin du XVI^e siècle à la fin du XVII^e, un destin tout particulier, qui intéresse l'histoire des mœurs : le mot **congrès**, qui, avec son sens habituel de « réunion », renvoyait alors à un rapport sexuel (c'est un euphémisme comme *coït*, qui signifie « aller ensemble ») exercé sous contrôle judiciaire pour vérifier en particulier l'impuissance d'un homme, pour permettre la dissolution de son mariage. Vieux fantasme du contrôle social sur la vie la plus intime des individus! Pratique sagement abandonnée (après 120 ans d'existence!) avec le constat que dans ces conditions la plupart des hommes étaient impuissants!

Mais foin du voyeurisme, revenons à notre famille de mots. **Progrès** y occupe une place très particulière. Lorsqu'il apparaît, à la Renaissance, il est employé au sens très général et neutre de « mouvement vers l'avant », celui-ci devant être précisé par un adjectif qui indique s'il est « heureux » ou « malheureux ». Mais déjà il lui arrive parfois d'avoir un sens nettement positif sans qu'il soit nécessaire de le préciser. Et c'est souvent, en particulier, dans le domaine de l'art, pour parler de peintres modernes qui appliquent les règles de la perspective, se libérant ainsi de ce qu'on appelle le « style grec » (nous dirions plutôt « byzantin ») où les personnages, figés et vus de face, sont représentés dans un espace représenté sans perspective. Cela implique un jugement de valeur incontestable, qui donne la préférence à la reproduction de la réalité conformément aux lois de l'optique et non pas selon des codes picturaux. Le respect du réel et des lois scientifiques récemment découvertes l'emporte sur l'illustration du sacré. C'est déjà l'idée que l'observation doit être préférée au respect de la tradition : les portraits seront ressemblants, et l'espace à trois dimensions transposé sur le tableau. C'est l'esprit de la Renaissance appliqué au domaine de l'art.

Aussi la rupture avec la période précédente apparaît-elle plus marquée lorsque, dans la deuxième moitié du XVII^e siècle, la valeur positive se généralise progressivement à tous les emplois du mot, signifiant ainsi que plus on avance dans le temps plus les choses s'améliorent. Dans la querelle des Anciens et des Modernes ce sont ces derniers qui l'emportent. **L'Âge d'Or**, que l'on situait dans un passé mythique dont on s'éloignait inexorablement, est désormais devant nous et dépend de nous, des progrès que nous accomplirons, et c'est bien là une conception très humaniste. On ne peut plus dire, comme Pascal, « tout ce qui se perfectionne par progrès périt aussi par progrès ». Ce mythe du **progrès**, c'est celui du monde moderne, et il ne cesse de se renforcer, entraînant le reclassement de nombreux mots. Il s'agit d'un changement fondamental dans la manière de percevoir le temps : si c'est le futur qui est prometteur, la tradition est à jeter aux oubliettes, et la nouveauté, quelle qu'elle soit, ne peut qu'être une amélioration. La caricature de cette attitude apparaît à notre époque dans la proclamation de la **précarité** comme preuve de modernité, alors qu'elle prive l'être humain de tout pouvoir sur son propre destin. Alors, pour voir comment on est passé de l'humanisme optimiste de la Renaissance à cette conception barbare du **progrès**, revenons à quelques-uns de ces mots qui ont gravité autour du progrès et profité de sa promotion spectaculaire.

Mouvement, changement, modernité se sont proclamés valeurs incontournables sous peine de passer pour ringard, obsolète, vieux-jeu, et même, on l'a entendu dans la bouche de conservateurs invétérés, réactionnaire. Ce retournement repose sur l'idée que, la précarité étant un phénomène nouveau, (à l'échelle impotente d'une mémoire réduite à une ou deux décennies!), elle est donc une marque de modernité. Il s'agit là d'un enterrement du mythe du **progrès** par ceux-là même qui ne cessent de s'en réclamer. Le **progrès** n'est plus une libération mais c'est le nouveau nom de la fatalité. Il signifiait une humanité maîtresse de son destin, mais la prophétie de Pascal (en fait une simple observation de la vie!) est en train de se réaliser, du simple fait que la croyance au mythe est devenu un instrument aux mains de « communicateurs » qui ont réduit le progrès à une simple progression des bénéfices de leurs clients.

Car le **Progrès**, au départ, c'est une promotion puissante de l'humanisme : l'homme se libère du poids des traditions pour étudier sans préjugé le monde qui l'entoure, en ne se fiant qu'à ses observations, ses expériences, ses raisonnements. Désormais c'est lui - et non plus des textes religieux ou littéraires anciens - qui donne un sens au monde. Car le progrès des connaissances c'est à la fois l'accumulation et la vérification de celles-ci.

Les encyclopédies du Moyen-âge ajoutaient les uns aux autres tous les textes qui concernaient le sujet traité, sans critiques, sans se soucier des contradictions, comme on rapporte des opinions. Aussi ne concernaient-elles pas les mêmes sujets : il s'agissait de religion, de droit, ou de descriptions de la nature attachées aux monstres ou aux phénomènes exceptionnels. Alors que la première grande encyclopédie du monde moderne, celle de Diderot, au XVIII^e siècle, est une somme de toutes les connaissances techniques, décrites avec précision, alors qu'auparavant elles relevaient du secret professionnel. Et c'est bien grâce à l'évolution de ces techniques que sont apparus les changements économiques. Les changements sociaux, eux, viennent à la fois de là et du bouillonnement d'idées qui a provoqué et accompagné la Révolution de 1789.

Le mythe du **progrès** a eu tellement d'effets bénéfiques pour l'évolution humaine, par son apparition, qu'il a souvent fait oublier les misères et les conflits sociaux qui l'ont accompagné : résurgence de l'esclavage, dureté de la condition ouvrière et paysanne.

Il reste que le renversement de l'axe du temps garde toute sa valeur positive : on ne devrait plus pouvoir justifier les violences par le recours au passé : tradition ou chasse à l'hérésie. Si le temps prend son sens par rapport au futur, la logique voudrait qu'on n'accepte plus dans le présent lui-même ce qui est contraire à l'idéal que l'on affirme : « la fin justifie les moyens » est souvent un alibi fort discutable. Mais le mariage entre le **progrès** et l'**ubris** a poussé encore plus loin les conséquences néfastes, en donnant des monstres comme la disparition de nombre d'espèces vivantes, l'accumulation des pollutions, l'épuisement prévisible des ressources, la déshumanisation par la famine et la misère, la précarité. C'est ce qui a transformé le mythe du **progrès** en une fatalité subie au lieu d'une conquête de l'humanité.

En effet au début du XXI^e siècle, il s'est identifié à des mots nouvellement devenus eux aussi des mythes : **concurrence** – **croissance** – **profit**. L'économie politique, consacrée comme la science de la gestion, s'est vu accorder la confiance que les rois donnaient à l'astrologie, échappant ainsi à tout examen critique. Toute activité humaine a été mesurée par l'argent, sans autre échelle de valeur, comme l'utilité sociale ou la valeur morale. La mesure est représentée par des indices, comme le P.I.B, qui mettent sur le même plan la production de nourriture et la réparation de dégâts produits par la vie moderne, ce qui permet de considérer comme de bonnes affaires les accidents, les cataclysmes ou les maladies de toutes origines. La vie humaine est donc prise en compte uniquement à travers la circulation monétaire.

La **croissance**, elle, baptisée par l'**ubris**, doit être illimitée, sans que, là encore, on se pose la question de son contenu. Le simple bon sens aurait dû mettre en garde. Mais le bon sens, mis à mal dès le XV^e siècle par les progrès de l'astronomie qui montraient que les apparences (la terre est plate, le soleil tourne autour d'elle, etc...) sont fausses, est maintenant tellement méprisé qu'il a été abandonné à ceux qui n'ont pas eu le bonheur de faire de longues études ou d'exercer un pouvoir politique ou économique. Aussi, dans les années 1980, quand le Club de Rome, pourtant constitué de scientifiques incontestables, a fait remarquer que la croissance ne pouvait pas être illimitée, ne serait-ce que parce que les ressources de la planète sont limitées, cela a fait sourire tous les drogués de l'ubris, qui ont continué d'accélérer le cycle production-destruction-pollution, pour soigner les indices de croissance et sacrifier ainsi aux nouveaux mythes!

Maintenant force est de constater que c'est la fin de l'ère **moderne**, ce mot lui-même ayant connu l'inversion des valeurs dont il se réclamait. La **modernité** avait pris de l'importance dès la fin du XVIII^e siècle et la famille du mot s'était agrandie jusqu'à la fin du XIX siècle : la mode qui, à l'origine, désignait une manière d'être individuelle, est devenue marchandise : c'est une manière de paraître encouragée par la société. Le **moderne** s'oppose à l'archaïque et au **traditionnel**, mais aussi à l'antique et au classique. Une ardente obligation de changement qui culmine maintenant chez les conservateurs les plus réactionnaires! C'est là une extension inattendue du mythe du **progrès**!

Au moment où le **progrès** commençait son essor comme mythe, existait encore la perception d'un temps cyclique, calqué sur les observations astronomiques : le mot **révolution**, désignant l'évolution d'un astre qui repassait régulièrement par les mêmes points, gardait un lien avec cette conception lorsqu'il s'agissait des affaires humaines : en 1789, tout en réorganisant la société de fond en comble, les révolutionnaires se réclamaient de la République Romaine pour souligner qu'il s'agissait de la fin du cycle des pouvoirs personnel. Mais le progrès, en valorisant l'avenir au détriment du passé, a imposé une conception linéaire du temps. Dès la période révolutionnaire l'utilisation du mot réaction signale ce changement en admettant qu'un retour en arrière est possible, ce qui ne serait pas le cas dans un temps cyclique.

L'ère moderne trouvait donc une grande cohérence dans les mythes qui sont nés avec elle : l'inversion de la signification du temps privilégiait l'avenir, et celui-ci devait corriger les imperfections de la société. Et, de fait, la société moderne a été capable d'atténuer famines et épidémies. Pas partout, hélas! Et simultanément, l'esprit de domination a été encouragé par ces **succès** (encore un mot rattaché au mythe du progrès : à l'origine qui sont nés avec elle : l'inversion de la signification du temps privilégiait l'avenir, et celui-ci devait corriger les imperfections de la société.

Et, de fait, la société moderne a été capable d'atténuer famines et épidémies. Pas partout, hélas! Et simultanément, l'esprit de domination a été encouragé par ces **succès** (encore un mot rattaché au mythe du progrès : à l'origine le succès c'est le résultat final, bon ou mauvais, mais lui aussi se doit d'être toujours positif!). Le mariage du **progrès** avec l'**ubris** devait nécessairement le conduire aux excès qui font maintenant qu'on fait comme si c'était une fatalité, même si, conçu comme il l'a été à partir du XX^e siècle, il met en danger l'humanité. Les états puissants montrent leur puissance par les armées et les fusées, et non pas par des idéaux humanitaires, et c'est la même règle inégalitaire qui prévaut dans les états, d'autant plus qu'on a prétendu mesurer le progrès en mesurant l'argent, faisant de celui-ci le but suprême du progrès et lui retirant ainsi toute raison de rester un mythe de valeur générale. Il faudrait rendre au mot sa valeur relative et, de toute urgence, le faire suivre d'un complément, se demander si tel événement est un progrès, pourquoi et pour qui. Au lieu de cela, sous l'influence de l'**ubris** on a inventé les records qu'il faut toujours battre, fût-ce le record des avaleurs de boudin.

Les Grecs, eux, avaient au moins la sagesse d'enregistrer les records des olympiades en repartant de zéro à chaque session, n'obligeant pas leurs champions à se croire des surhommes, les meilleurs de tous les temps. Le sens de la mesure contre l'obligation du « toujours plus, toujours mieux »!

CONCURRENCE

(HISTOIRE D'UNE FAMILLE RÉGNANTE)

Moi, **Concurrence**, je suis d'une famille célèbre et très nombreuse. Il faut dire que pour atteindre cet épanouissement post-moderne, il nous a fallu commencer notre ascension très tôt et, à travers bien des dénis et des alliances, de famille décomposée en famille recomposée, de mariages en divorces, triompher dans la ruse et le mensonge. Mais quand on veut le pouvoir, il faut bien en passer par là !

La préhistoire de notre famille remonte à la Grèce Antique et aux jeux olympiques. Les cités grecques, en guerre permanente entre elles, ont imaginé de transposer cette **rivalité** dans les jeux du stade : on décréait une trêve et toutes les cités envoyaient leurs champions. La guerre continuait ainsi sous une forme pacifique. C'était un progrès. En réservant un temps, un lieu et des règles pour la **compétition**, on espérait éviter le danger des guerres. C'était un premier pas vers la paix. Il est vrai que le pas le plus décisif aurait été d'organiser la **coopération** entre les cités. Heureusement pour ma famille, les Grecs s'en sont tenus à des traités provisoires, comme on le fait toujours. Par contre, en instaurant des règles ils ont fait le contraire de ce que nous faisons maintenant en organisant la **déréglementation**, ce qui a pour effet de rapprocher la **concurrence** de la guerre; c'est d'ailleurs pour cela qu'on parle de « guerre économique », ce qui permet de mettre entre parenthèses la **démocratie**, une autre famille ennemie de la mienne.

Après cette préhistoire, arrivons-en à l'histoire de l'ensemble de notre famille : notre nom de **concurrence** lui-même apparaît dès le XIV^e siècle, mais attention, à l'époque il évoquait la **rencontre**, comme en latin. Dès la Renaissance ce n'est plus la rencontre amicale ou amoureuse, mais seulement la rivalité. Il faut passer devant l'autre ou l'éliminer, « que le meilleur gagne », la vie est un combat, tous les moyens, tous les prétextes sont bons : suivront guerres de conquête, ou guerres coloniales sous le prétexte de civiliser les autres. Rien de très nouveau, si ce n'est que, en généralisant le sens combattant on constatait que ce combat concernait toutes les rencontres humaines, même entre individus.

Après cela la saga familiale s'est poursuivie inexorablement. Il y fallait de la persévérance car nous sommes restés seuls pendant près de deux siècles. Il y avait bien un cousin éloigné, **rival**, qui, au XV^e siècle, s'appliquait aux rapports amoureux. Mais il tenait à garder cette différence, et, encore à la fin du XVII^e siècle, **rivalité**, apparu à ce moment, ne concernait toujours que les relations amoureuses. Cette sage précaution de maintenir pour les autres relations humaines la possibilité de choisir entre solidarité et conflit disparaît au XVIII^e siècle avec l'arrivée de **rivaliser**, qui, lui, entre complètement dans notre nouvelle famille, en s'appliquant à tous les domaines - et ils sont nombreux - où on peut prétendre être le meilleur.

Au XVII^e siècle, la famille s'était alliée à **concours**, l'amenant à changer de sens. Car lui aussi, au départ, désignait un rassemblement, destiné soit à l'entraide soit au conflit. Accueilli dans la famille, il se met à désigner le rassemblement de ceux qui vont passer des épreuves pour éliminer ceux qui ne sont pas les meilleurs. Mais le **concours**, plus nostalgique que la **concurrence**, a voulu garder jusqu'à nos jours des traces de son premier sens; « apporter son concours », « prêter son concours » ou « concourir à un résultat » ne sont certes que quelques vestiges du sens ancien mais ils sont précieux car ils maintiennent l'idée qu'il est possible de se rencontrer par solidarité! Au fond ils rendent bien service à la famille car ils servent d'alibi pour affirmer que **concours** et **concurrence** font toujours gagner le meilleur en soumettant tout le monde aux mêmes règles. Cela donne à la famille une précieuse légitimité, lui permettant, dans la pratique, quelques arrangements, tricheries ou dopages pour corriger un peu les résultats!

Au milieu du XVIII^e siècle la famille accueille un membre étranger, **compétition**, venu d'Angleterre, où l'industrie et le commerce ont pris quelque avance sur la France. Ce nouveau mariage a donné à notre famille des attaches internationales. L'alliance a certes été favorisée par le fait que depuis le XV^e siècle nous avions déjà **compétiteur**. Mais un nom a toujours plus de poids qu'un adjectif puisque le premier est attaché définitivement à la chose qu'il désigne, tandis que le second n'en est qu'un attribut passager. Et cette branche collatérale de la famille a connu la prospérité au XX^e siècle avec **compétitif** et **compétitivité**, qui maintenant dirigent l'entreprise principale. Quand une famille de mots prospère comme la nôtre, elle s'accroît très vite, parce qu'elle est dans un accord total avec la société. En outre, avec l'**ubris** comme dieu caché, et le **progrès** comme prétexte, nous ne pouvions que prendre notre envol.

Cela suppose quand même beaucoup de violence, mais celle-ci a pu être transformée par la famille unie entourée de tous ses membres valeureux, et surtout le progrès. Certes il commence à le payer cher, en se

présentant comme inéluctable, mais c'est bien cela qui a servi à cacher notre ruse principale : nous avons dénoncé l'insécurité que constitueraient tous ceux qui mettraient en péril la **concurrence**, et qui menaceraient ainsi notre société. Dès lors nous étions autorisés à user nous-mêmes de toutes les violences: inégalités sociales, précarité, etc... Ce sont tous les perdants de la concurrence, pour lesquels on réinventera, s'il le faut, l'idée de charité. Mais attention, pas de confusion : il s'agit bien de **charité**, pas de **justice sociale**, car celle-ci risquerait de prendre la place de la **concurrence**!

Le succès phénoménal de notre famille tient au fait qu'elle a su prendre la tête du monde moderne en s'appuyant sur les chiffres, que notre époque considère comme les marques mêmes de la science, ce qui les rend irréfutables, même quand ils se contredisent entre eux ou qu'ils sont établis par des gens qui s'en servent pour leurs propres intérêts. Il s'agit simplement d'inventer les bons indices, et éventuellement de cacher sous le manteau du « secret industriel ou commercial » la façon dont ils ont été établis.

Notre famille a connu la prospérité grâce à un discours bien rodé:

1- La **concurrence** est une règle naturelle, la preuve c'est que chacun d'entre nous est né d'un spermatozoïde qui, vainqueur de la compétition avec des millions d'autres, a réussi à s'unir avec l'ovule. Autre preuve : la sélection naturelle. Mais là j'hésite parce qu'il se pourrait bien que Darwin ait été aveuglé par le succès de notre famille, puisque dans la nature il y a aussi de multiples exemples de coopération à l'intérieur des espèces et entre elles.

2- La concurrence est une notion scientifique, enseignée en tant que telle dans les universités; je sais que c'est un argument fragile, d'une part parce que la science - et peut-être encore plus les sciences humaines - peut se tromper, d'autre part, et surtout, parce qu'il n'y a que dans les modèles scientifiques que la **concurrence** répond à toutes les règles qui doivent l'encadrer pour que ce soit vraiment « le meilleur qui gagne ». Dans la réalité ce ne sont pas les règles mais les distorsions qui sont le plus souvent utilisées. Et puis nous avons inventé les **dérèglementations** pour ne plus être ennuyés par les règles!

Bref, je reste très optimiste pour l'avenir de notre famille, même si certains disent que l'**ubris** et le **progrès** nous mènent à notre perte. Nous avons verrouillé le système en verrouillant les mots, rendant ainsi plus difficile toute pensée quelque peu déviationniste!

CONFIANCE

(UNE FAMILLE DANS LA MISÈRE)

Notre famille connaît un triste sort, qui empire de plus en plus parce que nous faisons de l'ombre à la famille concurrence. Nous, nous aimons la transparence et les rapports amicaux, mais eux, ils préfèrent le secret, la ruse et la lutte de chacun contre tous. Du coup personne n'ose plus dire « ayez confiance », et on dit plutôt « n'ayez pas peur ». Pourtant il fut un temps, pas si lointain, où nous étions, du moins en paroles, au coeur de la vie sociale. Notre cousine, la **foi** était même obligatoire, puisque la religion faisait la loi, interdisant de ne pas croire. Celui qui n'affichait pas sa foi, était suspect et vite coupable, comme dans toutes les religions. Remarquez que c'était plutôt abusif et qu'on aurait pu se contenter de la **bonne foi**, puisque être de **bonne foi** était synonyme de **sincérité**. Celle-ci, d'une famille alliée à la nôtre, est un critère essentiel quand on veut accorder sa confiance à quelqu'un : c'est l'assurance qu'il n'y aura ni mensonge ni duplicité. Aussi la sincérité, comme la confiance, a bien décliné. Il est vrai qu'elle était d'une famille un peu compliquée, où il y avait à la fois simplicité, mais aussi **simulacre** ou **simulation**, **dissimulation**.

Par contre, dans notre famille, nous avons tous choisi le même camp, et nous avons été largement reconnus par les institutions : les **fiançailles**, c'était l'échange de deux confiances, la **fidélité**, c'était la volonté d'échanger des confiances éternelles. Une utopie ou un pari fou! Mais c'est la même chose pour la **fédération**. Tout cela est un peu passé de mode, et le **contrat**, parce qu'il engage l'avenir, est plutôt senti comme une **contrainte** ou un **contrôle**, donc une atteinte à la **liberté**, que la **concurrence** prétend défendre alors que ce qu'elle défend c'est l'égoïsme et le droit du plus fort. En faisant croire que le plus faible, s'il se comporte bien, pourra devenir fort. Pourtant que peut devenir une société sans contrat ni confiance?

Nous voilà donc plutôt mal en point, et on a l'impression que notre famille perd son temps à s'arc-bouter contre l'écoulement du temps. C'est lui qui érode la confiance : **faire confiance**, cela va encore parce que c'est pour une seule fois, deux peut-être.

Mais **avoir confiance** est beaucoup plus difficile, car c'est sur le long terme, et là on se réserve le droit de changer d'avis en fonction de circonstances nouvelles. Et c'est vrai qu'avec tous les secrets - car plus on a de secrets à protéger plus on parle de transparence - et tout simplement avec la nécessité de faire face à la concurrence de tout le monde, notre famille est bien fragilisée, car la **confiance**, ça se mérite, ça se gagne, ça s'entretient, ça peut aussi se perdre. Car c'est très lié au temps : c'est lui qui renforce ou qui sape la confiance. Aussi, dans une société où le changement et la précarité passent pour des marques de la modernité, en qui ou en quoi peut-on avoir confiance ?

Dans notre famille il y a un mot qui montre à la fois notre importance et notre fragilité : **fiduciaire**. Car la monnaie, dont on fait un si grand cas qu'elle est devenue l'instrument de mesure de toutes les valeurs - de l'économie à la politique, en passant même par la culture - ne repose au final que sur la confiance. On l'oublie facilement, ce qui permet de traiter l'argent comme une marchandise un produit matériel soumis, lui aussi, à la concurrence. Traiter comme cela quelque chose qui n'est après tout qu'un signe, c'est le soumettre aux mêmes risques de dévalorisation que la parole : la spéculation, comme le marketing, aboutit au mensonge et à la dissimulation. **Fiduciaire** est ainsi devenu plus proche de financier que de notre famille, et l'échange de monnaie, donc l'achat, remplace la confiance. Mais celui-ci est un contrat, et il suppose donc qu'on puisse avoir confiance. Bref, on a oublié que tout l'édifice économique, avec sa science, ses lois, ses échanges, ne repose en fin de compte que sur la confiance, et qu'on l'a déjà bien ébranlé en donnant la préférence à la concurrence plutôt qu'à la confiance.

Pourtant notre place est partout, dans toutes les sociétés : pour la monnaie mais aussi pour les institutions, et même pour... les promesses électorales. Au quotidien on attend un certain type de comportement des gens que l'on rencontre. Car c'est par les échanges que naît la confiance : les dialogues, les dons, ou les achats, les contrats, les services rendus, les prêts, la participation, etc.

Si la confiance disparaît tout est donc remis en cause, n'importe quel comportement aberrant, agressif ou dangereux est possible; les échanges, quels qu'ils soient, deviennent très difficiles; chaque acheteur peut être victime d'une escroquerie; quand au **crédit**, d'une famille voisine, il est impossible puisque tout peut changer à chaque instant. En quelques nano-secondes le même spéculateur a acheté, revendu, racheté des paquets d'actions. Un monde de fous? Le nôtre!

Cette méfiance généralisée est si profondément ancrée dans beaucoup d'esprit que la seule forme d'ordre social qu'ils imaginent est la répression. C'est la peur de chacun contre tous les concurrents qui l'entourent . Le paradoxe, c'est que la répression elle-même ne peut rassurer personne, parce qu'elle n'intervient qu'après, qu'elle est partielle, à moins de devenir une véritable guerre, qu'elle est partielle, et qu'elle se trompe parfois de cible. On lui donne comme objectif de rétablir la confiance alors que dans un système de méfiance généralisée elle ne parvient qu'à renforcer celle-ci.

On retombe toujours sur le même constat : la paix n'est pas simplement l'absence de guerre mais la confiance qu' on ne sera pas attaqué ; la société repose sur un partage de valeurs et de comportements, une culture qui crée la confiance, seul lien social durable ; bref l'humanité a certainement plus besoin de **confiance** que de **concurrent**, car l'une lui assure la stabilité dont l'autre a besoin pour produire le progrès et non pas la guerre, fût-elle économique.

Mais notre famille a été victime, comme beaucoup d'autres que le marketing commerciale ou politique a mises au service de ses mensonges. On parle de « **confiance des marchés** » qui remplacerait la confiance sociale. Manière de dire qu'on a remplacé les citoyens par les spéculateurs, que l'argent est beaucoup plus important que la société. On pourrait mettre des noms sur ces « **marchés** », mais ce serait considéré comme un viol de leur vie intime. Alors pour donner un semblant de consistance à cette « confiance », on a inventé des **indices de confiance**. A leur égard il vaut mieux rester méfiant, car, comme tous les autres « indices », ils ne reposent que sur la confiance qu'on accorde à ceux qui les fabriquent selon des recettes secrètes, en fonction de leurs intérêts. Notre famille est décidément bien mal en point ! La démocratie aussi !

Le dernier bastion qui nous reste, c'est l'esprit critique, car on se doit de n'accorder sa confiance qu'à ceux dont on a examiné en quoi ils la méritent. Et l'on comprend alors pourquoi ceux qui gèrent notre société préfèrent échanger leur casquette à tour de rôle, n'ayant confiance qu'en eux-mêmes !

UN MYTHE FONDATEUR : LE SEXISME

Le plus durable des mythes, celui qui a su s'adapter aux changements les plus profonds, progrès, modernité, droits de l'homme, c'est bien le sexisme, même si le mot a lui-même été créé justement pour condamner l'attitude qu'il désigne. La forteresse du sexisme nous paraît attaquée de toutes parts : l'égalité homme/ femme nous paraît aller de soi, alors même que son fondement, l'égalité de tous les membres de la famille humaine, paraît de plus en plus compromis. Pourtant dès la Révolution Française la proclamation de l'égalité de tous les êtres humains s'accompagnait du maintien de la tutelle sur les femmes, et ce n'est qu'un siècle et demi après que le droit de vote - une parcelle pourtant bien réduite du pouvoir! - leur a été accordé. Il n'a pas été très efficace de voter de nouvelles lois sur l'égalité des salaires ou des parcours professionnels : il a suffi de ne pas les faire appliquer, la société ayant beaucoup de préoccupations dites économiques qui supposent l'accroissement des inégalités.

C'est qu'en fait l'origine de ces inégalités remonte très loin. Au point que certains n'hésitent pas à dire qu'elle est génétique, ce qui fait du sexisme une variante du racisme, et ne nous avance guère dans l'explication, car dans les deux cas, on ne voit pas pourquoi la culture s'interdirait de corriger la nature, alors que la science s'efforce de franchir toutes les barrières naturelles, y compris en changeant les gènes. Ici il ne s'agit que de changer les comportements, donc d'élargir la part de liberté accordée à l'être humain.

Les premières marques du **sexisme** apparaissent dans les représentations. Ce sont, dès les débuts de l'histoire grecque, ces statues érigées dans les carrefours, qui exhibent un phallus gigantesque en érection. Images du sexe masculin amplifié, célébré comme le symbole de la Vie elle-même. Coup de force symbolique, bien sûr, puisque c'est la femme qui donne naissance et l'homme ne dispose de la vie qu' en la donnant conjointement avec elle et surtout en se donnant le pouvoir de la prendre par la chasse et la guerre. Ce pouvoir de mort a été aussi celui du « pater familias » romain. C'est lui qui, à la naissance de l'enfant, l'introduit dans la famille en le prenant dans ses bras et en l' « élevant » devant l'autel des dieux du foyer. S'il ne veut pas le reconnaître, l'enfant est alors déposé dans la rue. C'est d'abord ça, le paternalisme!

Cherchons maintenant dans les mots : en Grèce l'**homicide** (« androphonia » ou « androktonia ») désigne celui qui tue un homme, un mâle, « andros » et non pas un être humain, « anthropos », car seul le mâle grec a le statut de citoyen, pas la femme, ni l'étranger.

Mais c'est à Rome que le vocabulaire montre une systématisation de cette hiérarchie : le mot **vir**, qui désigne le mâle humain, est cousin de **vis**, qui désigne la force naturelle, et se rattache à **virtus** qui désigne la qualité essentielle, le courage physique, qualité virile par excellence. Plus de deux millénaires après, cela n'a pas changé : au stade un jeu viril reste un jeu de brutes. Qualité, si l'on peut dire, qu'une femme ne peut acquérir qu'en copiant le système de valeurs masculin, et si on dit qu'elle est virile, ce n'est jamais un compliment.

La guerre des sexes s'est perpétuée et systématisée dans le vocabulaire : en grec et en latin ce sont trois mots différents qui désignent l'**homme** (andros, vir), la **femme** (gunaikos, femina ou mulier) et l'être humain (anthropos, homo), et en français il n'y en a que deux, l'être humain se disant **homme**, qu'il soit masculin ou féminin. Une promotion pour le mâle, devenu à lui seul le représentant de toute l'humanité! Quant à la femme, son statut social dépend de l'homme qui est responsable d'elle : elle est fille, mademoiselle sous l'autorité du père, femme, madame sous celle du mari. Quant à l'homme, il reste monsieur, qu'il soit marié ou célibataire. La grammaire elle-même ne connaît qu'un genre marqué, le féminin (marqué par un e), le masculin étant semblable au neutre « il dort » est un masculin, « il peut » un neutre. Ce triomphe du masculin (le fait qu'il représente toute l'humanité) est évidemment plus discret que le phallus affiché, mais pendant longtemps les grammairiens ont affirmé « le masculin l'emporte » lorsque l'adjectif se rapportait à deux noms, l'un masculin l'autre féminin. Il est pourtant plus simple et plus logique de dire que dans le doute l'adjectif ne porte aucune marque de genre, comme le masculin... ou le neutre!

L'image du « bon père de famille », empruntée à Rome par le Code Civil, corrige un peu la toute-puissance du pater familias, sans pour autant abandonner la prééminence masculine sur le plan des institutions. Aussi n'est-ce qu'au milieu du XX^e siècle que ce statut est ébréché, les femmes recevant le droit de vote, puis, vingt ans après, l'argent étant sans doute considéré comme plus attaché au pouvoir, celui d'avoir un compte en banque.

Il y a là une résistance assez surprenante de la société officielle, qui se retrouve encore de nos jours avec le faible nombre de femmes dans les lieux du pouvoir politique ou économique. Au Moyen-âge ce sont les castes guerrières qui freinaient l'émancipation des femmes, la violence étant une "qualité" virile. C'est encore cette qualité, accompagnée de quelques-autres (**autorité, sang-froid, rationalité**) qui sont nécessaires pour mener la « guerre économique » Si quelques femmes, capables de faire preuve de ces « qualités », parviennent à ces « sommets », c'est que notre société considère sans doute qu'il est moins important d'inférioriser les femmes que de marginaliser les qualités qui leur sont attribuées: **compréhension, tolérance, douceur, indulgence**. La valeur suprême étant la **concurrence**, il est bien plus important de posséder les valeurs guerrières : **courage, audace, violence**.

Cependant quelques mots ont accompagné, dans le domaine culturel et non pas chez les « élites » du pouvoir, une évolution des mœurs qui reconnaissait aux femmes une place éminente dans la société. C'est d'abord la **courtoisie**. Il s'agit d'un code à la fois social et moral qui met en avant la nécessité de certaines qualités dans la vie raffinée de la **cour**, selon l'origine du mot : il faut être **poli, aimable, gracieux**. Cet idéal, apparu aux XI^e et XII^e siècles, est destiné aux seigneurs qui n'étaient guère prédisposés à des rapports sociaux raffinés par leurs activités quotidiennes : chasse, guerre, au mieux tournois violents ou duels. Le résultat ne sera ni complet ni rapide dans toutes les cours, jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. A tel point que, aux XV^e et XVI^e, lorsque la vie de cour se développe, donnant naissance au courtisan, le mot, emprunté à l'italien, est nettement moins élogieux, donnant naissance à la **courtisanerie**, qui remplace la **courtoisie**. Dès ce moment le **courtisan** est plus flatteur que poli et la **courtisane** a une réputation plutôt sulfureuse, alors que la **dame** du poète **courtois** recevait les hommages de l'Église elle-même.

Un peu plus tard, beaucoup de seigneurs restant encore souvent incultes et brutaux, la **courtoisie** réapparaît sous d'autres formes : c'est, au début du XVII^e siècle, la littérature **pastorale**, poésie, roman ou théâtre. Renouant avec le genre bucolique de l'Antiquité, elle invente des bergers **polis** et **raffinés**, qui **courtisent** des bergères dont la vertu exigeante leur impose sans cesse de nouvelles épreuves sans qu'ils puissent jamais espérer dépasser le stade des amours platoniques. Ce modèle est proposé à des guerriers plus habitués aux tueries et aux viols qu'aux douceurs de l'amour. Mais d'Urfé, dans l'Astrée, qui sera lu et imité pendant deux siècles, va encore plus loin : il soumet bergers et bergères à l'autorité bienveillante d'une reine, dans un pays rêvé d'où sont bannies violence et **ambition**.

La **préciosité** elle-même, malgré les ridicules qui lui ont été attribués, était un effort prolongeant, justement dans une cour où s'ébattaient ambition et envie, les qualités de **politesse, galanterie, raffinement**. Elle invente et plante une institution qui durera jusqu'au milieu du XX^e siècle : les **salons**. Ceux-ci, toujours dirigés par une femme cultivée, jouent un rôle déterminant dans la vie littéraire, puis, à partir du XVIII^e siècle, toute la culture intellectuelle artistique, scientifique, s'y développe dans des communications, des discussions, des conversations démontrant largement l'intelligence et le savoir-vivre de ces femmes. Le rôle des femmes a donc été reconnu et valorisé, permettant de développer ce qu'on a appelé « la civilisation des mœurs », et accompagnant en les diffusant les connaissances et réflexions nouvelles.

Cela rend d'autant plus flagrant le retard que les institutions ont pris pour reconnaître cette place, et mettre une sourdine à la dévalorisation à la fois des femmes et des qualités de sociabilité qu'on leur reconnaissait justement parce qu'aux yeux de la société elles étaient d'un ordre inférieur aux qualités de domination. Mais on va voir qu'il y a là un montage intellectuel audacieux mais cohérent.

A la Renaissance, quand on renoue avec l'Antiquité Grecque, une nouvelle conception de l'**âme** s'impose peu à peu, empruntée à Aristote. Elle est considérée comme le principe vital, ce qui correspond à l'origine du mot, parent avec **animé** ou **animal**, et, aux origines, renvoyant au souffle de vie, donc à la respiration. On distingue donc trois **âmes** : la **végétative**, commune à tout ce qui vit, végétaux, animaux, humains; la **sensitive**, que ne possèdent que les animaux et les humains; enfin la **raisonnable**, propre à l'homme, « animal raisonnable ». Conception païenne vite christianisée en éliminant les deux premières : seule l'âme raisonnable est immortelle, car nous la recevons de Dieu, alors que les autres nous sont données par la nature, et sont périssables comme le corps. De là il est facile de renforcer le préjugé anti-féministe, la femme étant considérée a priori comme la porte du péché (c'est elle qui a fait pécher Adam) C'est le corps qui peut faire pécher l'âme, car le premier des péchés est le péché de chair. Donc la femme ne peut que pencher du côté des deux premières âmes, et toutes les qualités qu'on lui reconnaît sont celles qui sont attachées à la **sensibilité : émotivité** (commune aux animaux supérieurs et à tous ceux que la société considère comme « irresponsables », les femmes, les enfants, le peuple) **sensualité, tendresse, sentiment**. On lui reconnaît quand même une âme raisonnable, en tant qu'être humain, mais celle-ci ne la rend pas aussi rationnelle que l'homme parce qu'elle est gênée par un excès de sensibilité, le manque de sang-froid.

Ce sont là les débuts du **rationalisme**, dont on constate aussi les effets sur d'autres mots, comme **sentiment**, qui, jusque là, avait le sens d'**opinion, jugement** (ex: « le sentiment de l'Académie Française sur le Cid »), et qui n'est plus rattaché qu'à la sensibilité. Le rationalisme n'est évidemment pas réductible à une simple attaque contre les femmes. Mais il a été ici mis au service du préjugé, et, encore bien après le XVII^e siècle, d'autres mots seront détournés de leur sens habituel, toujours au nom du rationalisme, pour servir au même usage.

L'**intuition**, qui désignait en théologie la forme de connaissance la plus achevée, celle qui nous met en contact direct avec l'invisible (c'est la supériorité des saints), se trouvant opposée à **raisonnement**, **démonstration**, qui sont les armes de l' **intelligence**, s'est trouvée dévalorisée et donc, suite logique, reconnue comme qualité **féminine**, l'homme se trouvant doté, lui, d'**intelligence**. L'art et les **humanités** seraient donc plutôt destinées aux femmes, sauf, bien sûr, quand l'art, introduit dans la sphère des spéculations, se met à rapporter de l'argent, ce qui le valorise considérablement! Les études scientifiques, elles, sont nécessairement masculines, et, jusqu'à tout récemment, une fille qui s'y consacrait ne pouvait être que laide. Même quand ils ont des conséquences stupides les préjugés continuent de bien se porter!

Nous terminerons donc par une remarque qui souligne la force de ce préjugé sexiste. Le mot **papa** représente déjà l'apprentissage d'une norme sociale, la prononciation de la langue. Il est composé de la consonne la plus visiblement fermée, le (**p**) étant une occlusive (fermeture) bilabiale (visibilité du mouvement des lèvres), et le (**a**) la voyelle la plus ouverte. On sait que l'articulation des éléments les plus opposés constitue un excellent moyen d'apprentissage. Pour **maman** il en est tout autrement : la base est une onomatopée (la reproduction d'un bruit naturel) qui mime la succion du nourrisson (articulation du (**m**) bilabial, suivie de l'ouverture du (**a**). On a donc, dans ces deux mots, l'opposition que Freud utilisera entre le masculin, normatif, culturel, socialisant, et le féminin, nourricier, naturel, protecteur. Quand le préjugé est ancré aussi profondément dans les mots eux-mêmes, la traversée des siècles ne lui fait aucun tort!

Les faits eux-mêmes ne viennent pas facilement à bout des préjugés, et les modèles sociaux leur ajoutent la force des institutions. Avant que chaque être humain reconnaisse dans l'autre un semblable il peut s'écouler beaucoup de temps. Il y a cependant des raisons pour un début d'espoir : le fait que le sexisme (le mot est tout récent), soit légalement condamné; « par des lois jamais appliquées », objectera-t-on, et c'est bien vrai! Un autre point de vue pour ne pas désespérer : le fait que la **sensibilité** retrouve un peu de prestige. C'est fragile, mais primordial, dans ce monde de brutes où la guerre de chacun contre tous est la norme. Car c'est par la **sympathie**, l'**empathie** que l'on peut prendre conscience que l'autre, c'est aussi nous. Ce n'est pas encore fait : récemment, dans un débat à la radio, un écrivain qu'on nous présentait comme un humaniste, expliquait, sans provoquer la moindre réaction des autres, que s'il fréquentait les prostituées, il ne profitait pas d'une femme, il louait un sexe. Il y avait là le consensus d' « intellectuels » pour accepter que les mots maquillent la réalité pour refuser toute humanité à l'autre, jusque dans les rapports les plus intimes.

ET L'ÊTRE HUMAIN ?

Nous avons vu que l'**homme** était à la fois le représentant éminent de toute l'humanité et l'être sexué, le mâle. Nous avons aperçu ce dernier dans son rôle dominant. Maintenant voyons un peu quelle est la place de l'être humain.

L'homme est-il un **animal raisonnable**, comme le définissent les dictionnaires du XVII^e siècle? La définition paraît un peu courte. Du moins pose-t-elle d'emblée une dualité qui, depuis, a été largement acceptée, celle du corps (**animal**) et de l'âme (la **raison**). C'est une étape importante dans la conception de l'homme, et qui marque l'accélération d'un processus déjà ancien, et l'apparition de ce que nous considérons comme le monde **moderne**. Pour bien en saisir la nouveauté, remontons aux conceptions antérieures.

Le mot **homme** est de la même famille que **humus**. Ce n'est pas un simple jeu de mots mais l'idée profonde que l'homme se rattache à tous les autres êtres vivants, même les plus invisibles, l'humus étant de fait le substrat de toute vie. Intuition très ancienne, oubliée pendant des siècles et redécouverte seulement très récemment, puisque les biologistes nous voient comme les descendants de ces innombrables bactéries que l'on trouve déjà dans l'humus. Et qui habitent en nous, permettant à notre corps d'accomplir nombre de ses fonctions, qui nous entourent pendant toute notre vie et bien au-delà. Cela devrait nous rendre un peu plus modestes, **humbles**, selon un mot qui, lui aussi, appartient à la même famille. Voilà l'homme réintégré comme un élément de la **biosphère**, et non plus le « maître et possesseur de la nature », comme beaucoup l'ont cru du XVII^e au XX^e siècle. On voit d'ailleurs la difficulté où l'humanité se trouve encore pour dépasser ces comportements de propriétaires abusifs de la nature qui nous permet de vivre!

C'est dès le V^e siècle avant JC , en Grèce, que l'homme se sent le plus doué de tous les êtres vivants parce qu'il possède la raison, le **logos**. Ce mot, qui nous a donné **logique**, et le suffixe **-logue** (**sociologue**, **géologue**, etc..) signifie à la fois la **parole** et la **raison**, deux attributs qui permettent à l'homme de proclamer sa supériorité. C'est déjà l'émergence de la **raison** comme instrument essentiel de la connaissance, et ce « miracle grec » connaît dès le départ deux réussites spectaculaires, en médecine et en histoire. En médecine, Hippocrate écarte toute intervention des dieux pour expliquer les maladies. Pour lui le médecin doit respecter deux principes : l'observation et la découverte des liens de cause à effet. Le dieu Asclépios (Esculape chez les Romains) est renvoyé dans le champ des croyances, séparé de celui des connaissances.

Ce sont bien là les bases d'une médecine scientifique, et l'on comprend que le prestige d'Hippocrate ait traversé les siècles. Quant à l'histoire, avec Hérodote, et surtout Thucydide, elle se sépare peu à peu de la mythologie. Chacun chez soi! Les dieux continueront leur vie pleine de caprices, et ce sont les récits légendaires qui en rendent compte ; l'histoire des hommes, elle, devra se limiter à l'observation des faits et à leurs enchaînements rationnels (ou passionnels, puisqu'il s'agit de rendre compte des événements humains). Cela se fera peu à peu, car il est difficile de chasser le merveilleux et l'irrationnel, les hommes n'étant pas, de toute évidence, êtres de pure raison.

Mais même si on dit que la **raison** est universelle, la conception qu'on en a n'est pas toujours la même. La différence peut même devenir opposition, comme nous le signalent deux branches de la même famille : celle des **raisonnables**, qui apparaissent entre le XII^e et le XIV^e siècle avec **raisonner**, **raisonnement** et celle des **rationnels** (créée par emprunt au latin, la plupart au XIX^e siècle, en tout cas entre le XVIII^e et le XX^e siècle : **rationalisme**, **rationalité**, **rationaliser**, **rationalisation**). Un exemple contemporain illustre clairement la divergence entre les deux branches : l'agriculture, se voulant **moderne**, s'est réclamée de la **rationalité**, et elle a développé les techniques de gestion de la nature qui s'inspiraient de l'industrie (élevage, puis culture hors sol, utilisation intense de la chimie). Et, devant les problèmes considérables posés par ces modèles, elle revient peu à peu, mais bien lentement, à des méthodes plus raisonnables (c'est le terme qu'utilise en tout cas le marketing!).

Ces deux conceptions de la **raison** ne sont pas toujours aussi contradictoires que dans l'exemple cité, mais elles devraient, en toute rigueur, avoir deux champs d'application bien distincts. La recherche scientifique relève du **rationnel** et de l'**objectivité**. Mais dès qu'on passe à l'application technique, et en particulier dans le domaine du vivant et encore plus de l'humain (agriculture, médecine) l'aléatoire reprend sa place et les incertitudes devraient amener à préférer le raisonnable, le principe de précaution amenant à prendre en compte des risques même minimes, fût-ce en prenant quelques risques économiques. Ce n'est pas toujours le cas, bien sûr, et cela montre bien que le sommet de la hiérarchie des valeurs n'est pas occupé par l'**homme** dans notre société mais par l'**argent**(c'est le retour du culte du veau d'or!).

Entre la recherche fondamentale et l'application technique s'ajoute en outre une multitude de facteurs humains, liés au nombre d'intervenants et aux conditions d'intervention beaucoup moins rigoureuses que celles d'un laboratoire, et qui introduisent une dose d'incertitudes due à l'inattention, l'oubli, la sensibilité, l'imagination, etc... car l'homme n'est que partiellement **raisonnable** et occasionnellement **rationnel**!

Nous sommes bien en présence de deux conceptions très différentes de la **raison** : tout ce qui relève du **raisonnable** reste en accord avec l'esprit d'équilibre et de modération dont se réclamaient les Grecs et qui se conservait dans le **savoir**. Certes l'**ubris** est déjà né, mais il ne commencera son épanouissement complet qu'avec la montée du modernisme. Dès lors le **rationalisme** va accorder toute sa confiance à la **raison**, seule capable de garantir l'**objectivité**, sans tenir compte de l'intuition, de la sensibilité, ni même de la morale, toutes coupables d'introduire une part de subjectivité. C'est au même moment que, menée sans pouvoir encore s'en douter par l'**ubris** et parfois mise au service d'intérêts matériels, la science va s'affranchir de toutes les limites que s'imposait le **savoir**. De nos jours nous sommes au point extrême de cette évolution, puisque la conception de la vie et même celle de l'homme se trouve de plus en plus mécanisée : cultures et élevages mécanisés et soumis à la chimie, et, pour l'homme, un être fait de pièces détachées améliorables car remplaçables par emprunt à d'autres êtres vivants ou même à des matériaux inertes. Certains scientifiques ou philosophes rêvent même d'une jouissance infinie et d'une vie immortelle pour un être mi-vivant mi-mécanique dont on ne sait pas à quel titre il pourrait encore postuler pour le nom d'**homme**!

Dans ce cas la **science**, supprimant la dualité âme-corps, remplace la religion et fait du corps humain une marchandise : c'est le triomphe absolu de l'**ubris**, assuré par des « penseurs » qui prétendent amener l'homme à sa perfection, par des moyens purement mécaniques et sans se poser la question des valeurs au nom desquelles ils agissent.

Le passage du **raisonnable** au **rationnel** s'étant fait au détriment de la **sensibilité**, l'amour devient simple technique pornographique, le corps étant, pour celui qui l'occupe, une machine à jouir, et pour celui qui le soigne une source de profits financiers. C'est bien la limite d'un système qui repose sur l'alliance **science-technique-profit**, poussé au-delà des limites **raisonnables** au nom d'une logique qui se dit **rationnelle**.

C'est l'adoption par la **modernité** de la vision du monde de l'**ubris** qui a poussé l'humanité dans cette direction. Au temps où triomphaient ce qu'on appelait les **humanités**, devenues depuis les **sciences humaines**, le **raisonnable** donnait plus de place à la **réflexion** qu'à la **raison** elle-même. Il se heurtait à des limites fixées par le respect de la tradition, mais

les plus sages, Montaigne, Pascal, etc..parvenaient à déplacer ces limites. A l'ère du rationnel ce sont des alliances étranges qui ont compromis la raison : des scientifiques de renom ont travaillé pour les armements, et même pour les régimes totalitaires. Le **logique**, le **rationnel** se sont même compromis pour mettre en place des camps de la mort, parfaitement organisés au service d'un **imaginaire** parfaitement morbide . Tout cela aurait dû mettre l'humanité en garde contre les dangers de l'**ubris**, capable d'orienter le **progrès** vers la destruction, mais en proclamant l'argent-roi, elle a, par d'autres chemins, poursuivi les mêmes excès.

Qu'est-ce que l'homme dans tout cela? Si l'on en revient aux mots de tous les jours, on retrouve deux caractéristiques fondamentales : c'est à la fois un individu qui a des caractéristiques qui lui sont propres, et un être social, qui, par les échanges avec ses semblables, se construit et apporte quelque chose aux autres. Toute une famille de mots marque cette unité, c'est la famille de **personne**. A son origine le mot désigne le **masque**, c'est-à-dire qu'il part de l'aspect social, et tout particulièrement de sa représentation au théâtre. Dans l'usage actuel, il désigne l'être humain dans sa totalité à la fois physique et morale : les « droits de la personne » reposent sur l'autonomie reconnue à chaque individu. **Personnalité** reprend ce sens mais en souligne toute l'étendue, puisque cela peut être aussi bien ce qui constitue son **individualité** que ce qui le classe socialement, ce qui le rend plus ou moins célèbre.

Les autres mots de la famille s'attachent tantôt à l'aspect individuel (**personnel**) tantôt à l'aspect social ou théâtral (**personnage**). La littérature, théâtre ou roman, a beaucoup servi à définir l'homme, soit en proposant des situations-types : **comédie, tragédie, drame, catastrophe** (le dernier événement d'une tragédie), soit en campant des personnages caractéristiques : **don Quichotte, Harpagon, don Juan, Tartuffe**, plus généralement l'**hypocrite** (à l'origine le mot désigne l'acteur, qui est à la fois lui-même et un personnage), **comédien**. S'il est évident que les auteurs se sont inspirés de **personnes** réelles pour créer leurs **personnages**, par contre il y a peu de mots qui, comme **caractère** (qui part du sens de : signes d'imprimerie), ont désigné des êtres vivants avant d'être retenus par le théâtre, justement en raison de leur sens, qui s'attache à des **types** bien définis. Il y a là un échange intéressant entre la vie et l'oeuvre d'art, la première offrant une diversité moins saisissable et la deuxième donnant la possibilité de repérer des constantes du comportement.

Alors, comment définir l'homme? « L'espèce animale la plus évoluée de la terre » dit un dictionnaire moderne. Définition à la fois prudente et valorisante, puisqu'elle continue à le mettre au-dessus du reste de la création (« la plus »). Malgré sa prudence elle pourrait bien être remise en cause, car elle ne définit pas les critères de cette évolution.

Si c'est la date d'apparition sur terre, cela marche. Mais s'il s'agit de l'adaptation aux changements du milieu, nous sommes loin derrière les plantes et les insectes, y compris pour les changements que l'homme provoque lui-même! Comme il se fait fort de continuer l'évolution par sa propre culture, l'homme ne tient pas compte de la rapidité de révolution guidée par la nature elle-même dans les plantes et les animaux. Il s'aperçoit pourtant, peu à peu et lentement, que les plantes pourraient bien lui apporter ce qu'il cherche par la chimie, et que la nature a déjà élaboré en elles il y a longtemps. L'**ubris**, une fois de plus, le rend aveugle tant il est admiratif devant sa propre évolution.

La naissance du monde moderne a été marquée par la volonté de l'homme de devenir « maître et possesseur » de la nature. L'ivresse du pouvoir qui en a résulté se trouve remise en cause par son incapacité à reconnaître sa propre humanité, ni par rapport au reste du monde vivant, ni même par rapport aux différentes communautés humaines. Incapable de penser en termes d'interdépendance et de **solidarité**, il se donne pour règle suprême la **concurrence**, se condamnant ainsi à la guerre, militaire ou économique, parce qu'il ne conçoit comme progrès que l'élimination des autres. Il ne lui reste plus qu'à réfléchir à l'**humilité** que son nom comportait à l'origine; ne plus être « celui qui est le plus ceci on cela » mais reprendre la réflexion sur sa place dans le milieu vivant auquel il appartient, reconnaître les bienfaits de l'**hybridation** même pour lui, puisque c'est le **mélange** qui permet le maintien de la vie, non la **pureté** de race, de sang ou d'opinion.

Nous avons donc étudié les mots qui permettent d'avoir des points de vue sur l'être humain à partir de trois familles :

- La première est une réflexion métaphysique et parfois religieuse, qui montre à la fois sa fragilité (**humble**) et son lien fondamental avec tous les êtres vivants, fût-ce les plus invisibles (**humus**).

- La deuxième le place au contraire à la pointe de l'évolution : la raison fait de lui l'être qui est supérieur à la nature et peut la connaître, la comprendre, donc la diriger, voire la modifier par la **culture** qu'il crée. Cette conception contredit la première et, plaçant l'homme hors de la nature, rejette toute **sensibilité**, tout **sentiment**, qui constituent pourtant tantôt des liens forts tantôt des conflits entre les humains. Les systèmes sociaux, privilégiant la concurrence, attisent les conflits au détriment de la **solidarité**. Le point d'équilibre est alors dépassé, et l'**ubris** peut exercer toute son influence. Commence alors à se poser le problème de la sauvegarde de la nature, dont l'homme continue de dépendre, qu'il le veuille ou non.

- La troisième, se situant au niveau de la vie quotidienne, se préoccupe de l'homme comme individu pensant et sensible et comme élément d'une société. Restant plus près de l'observation que de la spéculation philosophique, elle s'exprime dans des familles de mots qui vont de la diversité de la vie à des modèles de situations et de comportements élaborés par la littérature. Quant à l'avenir de l'homme il dépend de la façon dont sera conçu le **progrès** : ou bien la marche vers plus d'**humanisation**, c'est-à-dire vers une humanité où le plus grand nombre possible d'individus, libéré de la pauvreté, de la précarité, aura la possibilité d'épanouir une culture personnelle ouverte et tolérante; ou bien, soumis à l'**ubris de la technicité**, la recherche incessante de nouvelles performances, remplaçant des organes jugés insuffisants par des dispositifs techniques : « l'homme technicus » dont rêvent certains philosophes, délirant sur les modèles de la science-fiction.

TOUS LES SENS (UNE GRANDE FAMILLE!)

Nous sommes une famille omniprésente, puisque l'homme est un animal qui est toujours à la recherche du sens et qui donc ne cesse jamais de construire des machines à interpréter, magie, science, littérature, philosophie et que sais-je encore. Aussi sommes-nous nombreux, nous avons des parents partout, les uns prestigieux les autres mal famés. Cela crée des liens quelquefois très forts comme ceux qui, dans le Code de la Route, unissent les deux siamois, sens **unique** et sens **interdit**, qui ne vont jamais l'un sans l'autre, sinon les automobilistes seraient figés sur place. Mais le plus incontournable de nous tous, même s'il n'est pas toujours le même d'un interlocuteur à l'autre, c'est évidemment le bon sens : comme le faisait remarquer Descartes avec beaucoup d'humour, chacun se croit si bien pourvu que c'est la seule qualité qui ne provoque pas l'envie d'autrui.

Essayons quand même d'être un peu méthodique, et commençons par le plus banal, le plus évident : les **cinq sens** : le goût, l'odorat, l'ouïe, le toucher et la vue. Il y a longtemps qu'on les a recensés : c'était facile, puisque chacun dispose d'un organe particulier. C'est peut-être pour cela qu'on oublie toujours qu'il y a un **sixième sens**, plus caché, plus mystérieux, parce qu'il nous renseigne sur notre état intérieur, ce qui est fondamental puisque celui-ci peut modifier sérieusement la façon dont les autres sens perçoivent le monde qui nous entoure. Il est partout, dans les muscles, dans l'oreille pour contrôler l'équilibre du corps, dans le cerveau même, pour faire la synthèse de tous les autres sens et conduire notre intuition. On pense peu à lui, sans doute parce qu'il est à la fois le plus subjectif de tous et qu'en même temps c'est lui qui nous fournit le plus d'impressions évidentes. Cela ne fait pas bien sérieux, car ce n'est pas démontrable, pas vraiment explicable, et pas très communicable. Et pourtant il est fondamental : c'est lui qui, comme une musique familière, nous assure assez d'aisance pour exercer tous les autres sens, c'est lui qui les oriente, nous donne un point de vue dans l'observation, nous rend sensible à tel détail, telle saveur, tel son. C'est le sens de notre état intérieur, le sens du bien-être en quelque sorte. C'est celui qu'ont privilégié les philosophes orientales, et celui qu'ont oublié les penseurs occidentaux, préoccupés plutôt par le monde extérieur, au point de nous amener à nous confier corps et âme à autrui, le corps au médecin, l'âme au prêtre!

Une histoire plus précise nous montrerait qu'il n'a pas toujours été méconnu, que ce soit chez les stoïciens, chez Rousseau, et beaucoup d'autres moins célèbres. Mais le fait que, dès le XVII^e siècle, on ne reconnaisse que cinq sens, montre qu'il y a là une partie du socle sur lequel s'est construit le monde moderne, qui s'efforce d'oublier la subjectivité pour s'intéresser

d'abord et avant tout au monde extérieur, maintenu à distance grâce à une observation objective. C'est la base de la réussite de la science, avec l'optique, l'astronomie, puis la physique. Le sujet, lui, même s'il reste encore - jusqu'au XX^e siècle - l'auteur de sa pensée (« je pense donc je suis »), doit faire abstraction de lui-même pour connaître le monde extérieur, dans lequel il inclura peu à peu son propre corps, qu'il concevra comme un automate à entretenir grâce à la physique et à la chimie.

Le sixième sens, donc, est à part dans la famille, parce que, accumulant tout ce que l'individu a vécu, ressenti, souhaité, rêvé, il est devenu complètement personnel, unique, et ses liens avec le monde extérieur sont variables d'une personne à l'autre. C'est bien pour cela qu'on l'oublie souvent : comme on ne se passe jamais de lui, il passe inaperçu. Il nous relie ainsi à un autre membre de la famille : **sentir**. Comme lui, il renvoie à une manière d'être, d'exister, de **ressentir**, parfois de **pressentir**. Et même quand il se rattache à l'odorat, c'est de manière irrationnelle : si une personne « ne peut pas sentir quelqu'un », il peut arriver que ce soit, sans même qu'elle le sache, parce que son odeur corporelle ne lui convient pas. D'ailleurs le mot putain désigne, à l'origine, une personne qui **pue**. C'est dire combien l'odeur joue un rôle important et souvent méconnu. Les publicitaires le savent depuis longtemps et, armés de pulvérisateurs, ils s'efforcent de créer des ambiances euphorisantes!

Mais là j'ai entrouvert une porte qui révèle quelques conflits familiaux car les cinq sens eux-mêmes ne font pas tous la même place à ce qui est subjectif, donc discutable parce que dépendant de l'appréciation de chacun, et à ce qui est objectif, donc attaché à l'objet lui-même et indépendant de chaque observateur. La coupure est nettement marquée : « des goûts et des couleurs il ne faut jamais discuter », parce que chacun est persuadé d'avoir raison.

La **vue**, par contre, a pris peu à peu une place prépondérante, tout en restant parfois un peu suspecte, les visions étant parfois bien trompeuses! Celui qui dit « je l'ai vu de mes propres yeux » pense rendre indiscutable ce qu'il affirme. Et pourtant! c'est cependant la vue qui est le mieux adaptée à l'objectivité scientifique. Et c'est la science qui l'a le mieux préparée à l'observation indiscutable. Dans un premier temps, elle est passée de la qualité (c'est bon, c'est agréable, ou c'est fort, c'est faible) à la **quantité**. Chiffrer telle ou telle chose, que ce soit le degré d'alcool, on la puissance d'un bruit, c'est lui donner une apparence d'objectivité et surtout la rendre comparable avec toute une catégorie de choses qui peuvent être chiffrées de la même manière. Il ne reste plus alors qu'à inventer un cadran et une aiguille qui sera capable d'effectuer la mesure, puis à **voir**. Dès lors le chercheur passera plus de temps à observer un écran ou un graphique qu'à regarder la réalité.

Mais ce qui reste le plus important c'est moins le sens de la vue que la mesure de la quantité. Car le **sens**, cela ne se découvre pas, cela se construit, cela ne se montre pas, cela se démontre. Soit à coup de chiffres soit à coup d'équations. Voilà comment notre famille continue à recruter de nouveaux membres. On se méfie moins de ce nouveau langage que des mots, bien qu'il puisse mentir, lui aussi, ou servir à une nouvelle rhétorique qui, cachée sous de prestigieuses mathématiques prétendument infaillibles, fait passer des erreurs pour des vérités. Si vous vous plaignez de mauvaises odeurs, par exemple, un « expert », armé d'appareils compliqués auxquels il pose des questions qui vous échappent, vous démontrera que votre impression n'a aucun sens, ou, au contraire, vous félicitera pour la finesse de votre odorat. Après quoi vous n'aurez plus le droit de douter, car on ne met pas en doute les réponses de la science, homme ou appareil. Si vous insistez, il y aura peut-être un autre « expert » qui démontrera que l'appareil ou son utilisateur a commis une erreur, pour telle ou telle raison. Car tout a toujours un sens!

Nous voilà entraînés bien loin, et pourtant ce n'est encore pas tout. Le **sens** est partout : dès que je **comprends** quelque chose, cela signifie que je lui ai trouvé un sens. Et le propre de l'homme c'est de chercher un sens à tout, même à la mort, quitte à recourir à la mythologie ou à la religion, quitte à chercher dans son imagination ou dans l'usage de la raison. La famille de sens s'étend ainsi à toutes les représentations du réel, avec toute une tribu de frères et de cousins, liés plus ou moins entre eux : sens de premier, de deuxième, voire de troisième degré, sous-entendus, implicites, imaginés, cachés, inconscients, etc...

Pour maintenir un minimum de cohésion dans cette population hétéroclite, il y a eu, au XVII^e siècle, un divorce important : le **sentiment** a laissé tomber tout rapport avec la raison. Jusque là il s'agissait d'un jugement en partie argumenté (les « sentiments de l'Académie sur le Cid », c'est une opinion, justifiée par le recours à des règles). Mais **sentiment**, souhaitant garder des liens avec **sentir**, a privilégié sa valeur subjective, agrandissant ensuite sa famille avec **sentimental** (XVIII^e siècle), **sentimentalisme**, **sentimentalité** (XIX^e siècle). C'était la grande fracture qui permettait à la **raison** de passer pour le seul moyen d'accès au **vrai sens**, la **sensibilité** perdant alors de son prestige. Et c'est au XVII^e siècle, et encore plus au XIX^e (avec le Romantisme) que la famille de **sentiment** reviendra en grâce!

Je ne me lasse jamais de parler de mon innombrable famille, mais je dois aussi vous faire partager ma passion en vous parlant d'une parente, qui est née dans une autre famille, celle des **signes**, liée depuis toujours à la nôtre comme pile et face sur une pièce de monnaie, c'est la **signification**. La différence entre elle et nous est très claire, et pourtant on l'oublie souvent, tant nos liens sont étroits. Le sens d'un mot, vous le retrouvez dans un dictionnaire, car il est constitué par les représentations ou les concepts auxquels il renvoie le plus fréquemment, et qui sont donc peu influencés par les contextes dans lesquels il apparaît. Par contre les significations ce sont tous les sens particuliers qui apparaissent dans tel ou tel contexte, en fonction des circonstances ou des intentions de celui qui parle, voire des intentions qu'on lui prête à tort. C'est simple en apparence mais cela nous mène au bord d'un abîme vertigineux, car se posent alors de multiples questions. Contempons - de loin - cet abîme.

D'abord un exemple simple. Si je dis « l'oiseau chantera cette nuit », tout le monde peut comprendre. Mais il peut s'agir d'un code convenu avec un autre interlocuteur, et alors cela peut vouloir dire n'importe quoi, comme « telle personne téléphonera cette nuit » ou « tel événement aura lieu cette nuit », etc.. Maintenant imaginons cette phrase dans une poésie : seul le poète détient la clé du code (à condition même qu'il ne s'agisse pas d' « écriture automatique »), et pour le lecteur cela devient une énigme; de symboles en métaphores et en associations d'idées ou en souvenirs personnels, le nombre de significations devient infini. La plus grande partie de la poésie moderne est ainsi non plus une forme de communication mais une invitation à la réflexion ou au rêve. On comprend alors pourquoi les surréalistes voulaient changer le monde simplement par l'emploi des métaphores : celles-ci changent notre façon de le percevoir, le ressentir. Mais hélas le rêve surréaliste est devenu la réalité cauchemardesque de la publicité, qui a fait de nous des citoyens consommateurs au service de la croissance économique. Les métaphores ont été utilisées non pas pour libérer l'imaginaire de chacun mais pour l'alimenter de représentations manipulables à l'infini au service de ceux qui monopolisent la parole publique et en font un instrument de domestication.

Nous voyons là le parcours vertigineux qu'ouvre la **signification**. Plus généralement, celui qui entend un message, ou le lit, cherche d'abord à le décoder pour en trouver le **sens littéral**. Ensuite, en fonction de celui qui l'a émis, en fonction aussi de tous les contextes proches ou lointains (matériel, historique, culturel, caractériel, rituels,...) il cherche la réponse à la question : « pourquoi (me) dit-il cela? ». C'est déjà très compliqué, mais indispensable, souvent même dans le dialogue le plus élémentaire, car le plus souvent on ne répond pas directement à la question posée mais aux intentions que l'on prête à celui qui la pose : « est-ce que la fenêtre est ouverte?

- Pourquoi? Tu as froid? » Ce qui complique encore les choses, c'est qu'il faut aussi se demander si celui qui affirme quelque chose est sincère « croit-il lui-même à ce qu'il dit (ou promet)? » et s'il est compétent « connaît-il le sujet dont il parle? » C'est indispensable pour savoir quel crédit accorder à ce qu'il dit. Et dans le cas de l'emploi poétique ou publicitaire, il faut en plus chercher quel rapport il y a entre la métaphore utilisée et la réalité (par exemple entre une belle femme et une automobile ou entre la blancheur et la pureté supposée d'un produit alimentaire).

Quand je vous disais que le sens est partout! Quelle famille formidable que la mienne! On peut chercher partout, il y a toujours un sens nouveau à trouver. Alors ne vous laissez pas raconter d'histoires : la fameuse **transparence** n'est qu'un leurre utilisé par des sectes de tous ordres, pour qui le plus important est le secret. On ne la trouve qu'en posant - et en se posant - des questions. Toute parole publique, s'adressant à un public divers, aux intérêts contradictoires, est toujours un peu **langue de bois**, pour que chacun puisse l'interpréter à sa convenance. Une même vérité peut être dite de différentes manières, et selon le mot employé on induit un jugement différent. Parlant d'un délinquant, on peut le désigner comme : « un jeune, un voyou, un étranger, un lycéen, un drogué, etc... ». Aussi est-il légitime que la loi -c'est le cas en France, mais pas aux U. S. A par exemple - fixe des limites en considérant que telle appellation est raciste ou sexiste. Il faut être bien naïf ou malhonnête pour dire que c'est une atteinte à la liberté d'expression, car les conséquences sociales, inéluctables dans le cas de la parole publique, sont considérables selon qu'on renforce un préjugé courant ou qu'au contraire on le remet en cause. Car le fait-divers, comme la publicité, n'est pas une information neutre, il est le plus souvent l'illustration d'une thèse, et, comme la publicité, il alimente soit les préjugés, soit les réflexions, mais de préférence les préjugés, car l'intérêt du lecteur est ainsi plus facilement capté. Quant à la transparence, elle suppose tout simplement qu'il y ait cohérence non seulement dans les paroles entre elles mais aussi - c'est la moindre des choses - entre les paroles et les actes « je fais ce que je dis, et je vous en rends compte, et je dis ce que je fais, et pourquoi ».

C'est à croire que notre famille doit sa prospérité au fait que le **sens** n'arrête pas de se perdre. En poésie c'est même le but recherché depuis la fin du XIX^e siècle, pour que le lecteur devienne en quelque sorte co-créateur du poème. Mais les poètes n'ont jamais eu un public aussi vaste que les publicitaires, et c'est la publicité qui a utilisé la métaphore pour faire admettre comme des évidences l'équivalence entre tel objet à vendre et tel rêve ou tel désir, ou même, profitant des peurs engendrées par la crise économique et écologique, inventer des apocalypses pour bien ancrer l'égoïsme du « après moi le déluge ».

Toutes les formes de l'imaginaire trouvent ainsi leur utilité au service de la **concurrence**, donc d'une économie fabriquant des objets qui ne servent plus qu'à combler des besoins inventés à mesure, au détriment des besoins vitaux qu'une partie de la population ne peut plus satisfaire.

Car dans le marketing politique ou commercial il s'agit bien de communiquer, mais avec pour souci principal d'**influencer**, non pas de **faire comprendre**. Même les instruments qui paraissaient promettre une communication plus rigoureuse, comme les mathématiques, apportent maintenant leur collaboration à cette dissimulation du sens : les chiffres et les équations, obtenus à partir d'opérations de plus en plus complexes, ont d'abord servi à maintenir à l'écart la plus grande partie du public, et servent maintenant à manipuler une réalité de plus en plus incertaine même pour les usagers : les mathématiques financières n'ont pas d'autre rôle que de créer des produits dont tout le monde ignore le contenu réel, évaporé dans des cascades de probabilités et présenté sous l'apparence prestigieuse et irréfutable de la science. Celle-ci devient à son tour le masque du charlatanisme.

Notre famille est partout, mais de plus en plus cachée. Impossible de savoir qui est qui, entre le sens, les significations, les manipulations. Les cinq sens de base, malgré leurs imperfections, restent bien moins trompeurs que toutes les réalités virtuelles qui prétendent nous affranchir de leurs influences et nous livrer une réalité objective, incontournable, alors qu'il s'agit d'une réalité manipulée par des dominants qui ont pour projet un pouvoir sans limites.

SAVOIR , SCIENCE , SOCIÉTÉ

Savoir et science, deux mots apparus en français dès le Moyen-Âge, ont été assez vite synonymes, à tel point que, à la Renaissance, **savoir** a été écrit **sçavoir**, pour le rapprocher de **scire** latin, que l'on croyait être l'origine étymologique, alors élue celle-ci est **sapere** (goûter). Pourtant leur origine est très différente et correspond à deux conceptions opposées de la connaissance. En effet **scire**, qui est à l'origine de science, désigne une connaissance construite sur le raisonnement, plutôt liée au pouvoir d'agir, puisque le mot a le sens de **décider**, et que sa racine indo-européenne signifie **couper, fendre, donc séparer**. C'est cette conception de la connaissance qui a connu des prolongements dans la science moderne, lorsqu'elle s'est peu à peu imposée contre la religion en donnant la priorité aux observations et aux démonstrations contre les dogmes. C'est cette même conception qui a amené une coupure avec les savoirs populaires, où se mêlaient observations et traditions, et qui procédaient plutôt par accumulation, comme les encyclopédies du Moyen-Âge qui recueillaient, sans trier ni critiquer, toutes les observations et opinions émises sur le sujet traité. Cette coupure a été systématisée dans le principe d'**objectivité** qui s'amorce au XVII^e siècle : une vérité scientifique est indépendante de celui qui l'a découverte, et vérifiable par chaque être humain ; on rejette donc toute subjectivité et même toute relativité, toute relation avec des circonstances particulières; c'est le **laboratoire** qui est par excellence le lieu où cette découverte est possible parce qu'on en a banni toute influence du contexte extérieur. Sur ce point les évolutions de la science moderne ont apporté quelques corrections, admettant que toute vérité scientifique est tributaire de l'état des connaissances à un moment donné, et donc susceptible de recevoir des corrections, au nom même des progrès qu'elle a elle-même apportés.

Le **savoir**, par contre, se réfère à l'expérience la plus personnelle, la plus intime : pour connaître le goût d'une chose, il faut l'ingérer, l'intégrer à soi-même, et non plus séparer le sujet de l'objet. Alors que, pour la **science**, le sens privilégié est la vue, pour le savoir c'est le goût les yeux ou la langue, cela désigne deux rapports au monde opposés, deux modes de connaissance, l'une objective, l'autre subjective, et ce n'est pas sans conséquence non plus sur les rapports humains. En effet l'objectivité amène à concevoir le corps humain comme une mécanique, complexe, certes, mais purement matérielle; le savoir subjectif amène à partager expériences et réflexions avec chacun de nos semblables, au nom même de la connaissance. D'un côté on apprend à gérer les hommes, de l'autre à vivre parmi eux.

En devenant de plus en plus efficace la science a fini par se scinder en deux : d'un côté les sciences fondamentales restent travaillées par le doute, et elles y puisent l'élan pour continuer à progresser ; de l'autre les **sciences appliquées**, elles, subissent la pression des pouvoirs politiques et économiques pour lesquels elles développent de nouveaux savoir-faire, et un vocabulaire socialement valorisé qui alimente la rhétorique de ces mêmes pouvoirs. Leur curiosité est en effet orientée vers la production de brevets industriels, tandis que les **sciences fondamentales** recherchent la connaissance par pure curiosité intellectuelle. Ces dernières reprennent ainsi l'idéal humaniste qui avait présidé à la création des Universités, alors que la mondialisation actuelle, les classant en fonction du nombre de brevets, transforme les universités en écoles étroitement professionnelles. C'est l'exact renversement du mouvement humaniste qui avait conduit à introduire un enseignement général dans les écoles techniques, et c'est une terrible régression pour la culture et pour la démocratie. Les **sciences appliquées**, soumises aux impératifs de productivité et de concurrence, ne retrouveraient une valeur humaniste que si elles pouvaient choisir leurs thèmes de recherche en fonction de l'intérêt qu'ils présentent pour le bien-être de l'humanité, ce qui n'est évidemment pas le cas, leur soumission de plus en plus forte aux pouvoirs en place ne leur laissant que la possibilité de nourrir et renforcer ces mêmes pouvoirs.

Collaborations et conflits entre ces deux usages de la science nous ramènent au problème du savoir. Car dès sa naissance le mot désigne des connaissances dont l'origine met l'accent sur ce qu'il y a de plus subjectif : **savoir** est parent de **savoir**, **suc**, **sève**. C'est une connaissance proche de la nature, et de ce point de vue elle est à l'opposé de la **science**, puisqu'elle fait corps avec le sujet, et son but n'est pas le pouvoir sur le monde mais la sagesse, mot de la même famille. La science prétend d'emblée à l'universalité, alors que le savoir est d'abord un acquis personnel.

Cette opposition d'origine ne s'est pas maintenue dans les usages, puisque, comme nous l'avons vu, dès la Renaissance, on rattache le **sçavoir** à la même origine que la **science** (**scire**). Puis, au XVIII^e siècle, le mot **savant**, qui se rattache à **savoir**, est appliqué aux **scientifiques**. Le triomphe de la science sur le savoir commence donc avant même que soit mise au point une méthode proprement scientifique. Celle-ci s'élabore peu à peu, en commençant par l'optique et l'astronomie. Les disciplines concernées par l'observation du monde extérieur élaborent peu à peu la méthode qui leur permettra d'atteindre à la rigueur : à la place de l'alchimie, ce sont la physique et la chimie, puis la médecine se voudra de plus en plus scientifique, laissant de moins en moins de place aux observations du médecin (odorat, palpations) pour les remplacer de plus en plus par des analyses en laboratoire.

Elle rompt ainsi avec un **savoir** médical multiforme qu'on ne retrouve plus, dès lors, que dans les savoirs populaires, où se mêlent connaissances empiriques sur le climat ou les plantes et croyances ésotériques transmises sous la forme de secrets.

Longtemps le modèle de la connaissance a été constitué autour de deux traditions : la Religion et la Fable, cette dernière désignant les mythologies de l'Antiquité classique. Dans le cas de la Religion s'exerce un contrôle dogmatique puisqu'il s'agit d'un corps de doctrines auxquelles la théologie permet de réfléchir mais en restant dans le cadre défini par les autorités religieuses, et par référence à la tradition. Concernant les mythologies la liberté reste plus grande puisqu'elles ne sont pas reçues comme des récits véridiques mais plutôt comme l'est la littérature de nos jours : des récits imaginés qui peuvent servir à la simple distraction ou éventuellement alimenter des réflexions sur la condition humaine. Il y a même deux manières différentes d'aborder l'Antiquité : la mythologie inspire surtout la poésie, la peinture, la sculpture : c'est une nourriture pour l'imaginaire; la littérature, elle, alimente la réflexion philosophique pour se construire une sagesse. C'est l'usage qu'en fait par exemple Montaigne dont les « Essais » s'appuient à la fois sur les remarques d'auteurs anciens et sur ses propres expériences et réflexions. C'est la définition même de la sagesse : une subjectivité soumise à l'examen d'une réflexion commune.

Les règles de la **science** se sont élaborées et imposées peu à peu contre celles de la religion (un dogme interprété et transmis par des spécialistes, les théologiens ou les dignitaires ecclésiastiques) mais aussi contre celles des savoirs populaires (un corpus mêlé de connaissances et de croyances, souvent transmis sous le couvert du secret, comme dans la médecine populaire). La science impose une séparation nette entre ce qui relève de la croyance et qui est indémontrable, et ce qui constitue des connaissances indiscutables parce que démontrables. Son domaine de prédilection, c'est donc le monde extérieur qu'on peut soumettre à l'observation. A mesure qu'elle s'est développée elle a renforcé l'idée de progrès, car elle suscitait de nouvelles interrogations et de nouveaux doutes sur ses propres résultats. L'axe du temps s'en est trouvé inversé : ce n'était plus le passé et la tradition qui était garant de la vérité mais au contraire le futur qui nous promettait d'être de plus en plus proche de la vérité; c'était la recherche incessante de la nouveauté qui faisait son apparition et qui allait devenir la drogue du monde moderne, donnant à la dernière invention dans réimporte quel domaine une valeur incontournable. La science, quant à elle, élargissant son domaine d'intervention, a intégré les mathématiques, brouillant ainsi la frontière entre l'observation, qui porte sur des objets concrets, et le raisonnement, qui porte sur l'enchaînement des causes et des effets..

Son domaine s'est étendu bien au-delà de l'observable jusqu'au probable, voire encore au-delà, jusqu'au possible. Les « certitudes » scientifiques sont ainsi devenues plus aléatoires, la frontière entre hypothèses et connaissances assurées se rapproche ainsi de celle qui sépare connaissance et croyance. C'est le flou dans lequel se tient une science humaine comme l'**économie politique**, qui, dans son rôle dirigeant, ne perçoit pas toujours la place importante qu'occupe l'idéologie dans les équations compliquées qu'elle élabore, provoquant ainsi les catastrophes qu'elle cherchait à éviter.

D'une manière plus générale, les **sciences humaines**, mises au service de la gestion des sociétés, ne sont plus à la recherche de la **sagesse**, car celle-ci donne trop d'importance au passé, défavorisant ainsi le sage dans la course effrénée aux nouveautés. Si certains ont été jusqu'à proclamer la fin de l'Histoire, c'est parce qu'ils prenaient leurs désirs pour la réalité : ils voulaient faire table rase de tous les acquis des différents **savoirs** pour laisser toute la place aux nouveautés qui les rendraient célèbres à travers des modèles mathématiques ésotériques. Car la **science**, comme la **rhétorique** autrefois, a fourni un langage que les tenants des pouvoirs utilisent pour persuader leurs administrés tout en gardant au secret les véritables mobiles et les effets probables de leurs décisions.

L'évolution de la science a produit un autre effet, certes prévisible, et néanmoins inattendu : elle a pu s'installer grâce à un axiome fondamental, le refus du principe d'autorité. Jusqu'alors la tradition transmettait une liste d'auteurs considérés comme irréfutables. Il suffisait de se référer à l'un d'eux pour être sûr d'avoir raison. Dans le nouveau modèle de connaissance une observation ou un raisonnement peuvent parfaitement avoir raison de n'importe quelle autorité. Mais à partir du moment où la science est devenue le système de référence, elle a créé ses propres institutions, et dès lors chacune d'elles, et chacun de ses membres, sont devenus des autorités de référence. Le système a pris d'autant plus d'ampleur que, d'une part, la science abordait des systèmes si complexes qu'il fallait une initiation de plus en plus longue pour les comprendre; et d'autre part, pour mieux asservir les scientifiques, s'est mis en place un système de récompenses honorifiques renforçant le système général (Mérites divers, Légions d'Honneur, etc.). Le principe d'autorité est ainsi revenu en force, allant jusqu'à s'obscurcir singulièrement pour l'usage du marketing : que signifie « un membre (éminent, cela va de soi!) de telle ou telle université (qui n'existe peut-être même pas!) d'un pays lointain ou inconnu ». La référence est encore beaucoup plus aléatoire que celle d'une liste limitée d'auteurs et pourtant il peut même arriver qu'elle serve de référence à un travail universitaire, les membres du jury étant dans l'incapacité matérielle de vérifier toute la bibliographie, à supposer même qu'ils en aient envie!

Alors? **Science** ou **savoir**? Dans la société actuelle, où le savoir a été confondu avec la science, il est important de se poser la question de manière explicite, car tous les mots du domaine de la connaissance ont changé de sens à l'insu des usagers. L'**objectivité**, qui faisait la valeur des découvertes scientifiques, a laissé peu à peu une place plus importante à la subjectivité, au point qu'est apparu un nouveau mot, le **ressenti**. On l'utilise pour la température extérieure, car -10 °C sous-abri ne produit pas le même ressenti que -10 °C en plein vent. On se préoccupe aussi de mesurer la douleur, et, pourquoi pas, demain le plaisir. Comment faire autrement qu'en demandant à celui qui souffre de la noter sur une échelle, donc de faire appel à son **ressenti**?

Plus largement, on a recours au sondage d'opinion, et on prétend lui donner une valeur objective à partir d'échantillons nombreux et sélectionnés. Mais, dans l'utilisation qu'on en fait, il y a souvent l'intention d'influencer l'opinion des lecteurs en jouant de leur supposé instinct grégaire (« si 80% des gens pensent ainsi, ils ne peuvent pas se tromper! »). Alors, volontairement ou inconsciemment, le sondeur prendra plus ou moins de précautions. Par exemple : a-t-il vérifié préalablement le niveau d'information sur le sujet dont disposent les personnes interrogées?

On va même beaucoup plus loin, et, au nom de l'**infaillibilité des marchés**, on confie à des traders, ou, même mieux, à des ordinateurs, le soin d'acheter et de vendre compulsivement pour profiter des variations de cours en quelques fractions de seconde. Et on soumet ainsi l'ensemble de l'économie à des décisions qui reposent sur des causes innombrables, plutôt méconnues, et largement subjectives, puisqu'en fin de compte psychologiques.

On finit ainsi par faire passer pour **scientifiques** toutes les décisions purement idéologiques, de façon à les soustraire à la discussion. La science convoquée pour enterrer la démocratie! Cela finit même par contaminer l'ensemble des recherches scientifiques, les récompenses étant réservées à la science qui produit des nouveautés **rentables**. Du coup certaines recherches qui ne concernent que l'intérêt public (sur l'alimentation, ou certaines maladies) ne peuvent être financées que par des associations, non par les budgets publics!

Dans cette confusion générale, il n'est pas surprenant que nombre d'électeurs préfèrent s'abstenir, se sentant même incapables d'avoir une opinion, parce qu'on leur a dit que les opinions sont forcément fausses, puisqu'il n'y a que des certitudes scientifiques, auxquelles seuls les dirigeants ont accès : c'est cela qui constitue la force de la **pensée unique**.

Et si on revenait au **savoir**? Car le **progrès**, dirigé par la **science**, a largement accru le pouvoir des hommes sur le monde, mais a laissé l'humanité incapable de se gérer démocratiquement. Les recours à la **science**, alimentés par une **ubris** démesurée, ont donné aux plus avides de pouvoir, des instruments pour soumettre les autres : armes, argent, mais aussi marketing et moyens d'orienter l'opinion. Ce qu'il faut changer, c'est la vision que chaque homme a de lui-même, de ses rapports avec autrui, de ses droits et de ses devoirs. Alors qu'on le pousse à voir en autrui un rival il devrait prendre conscience que c'est un **alter ego**, un autre lui-même, et non pas un étranger à rejeter. Utopie? Mais n'est-ce pas tout simplement ce qu'en des temps pas si lointains on appelait l'**éducation**? Et celle-ci relève de la **sagesse**, donc du **savoir**. Comme on l'a rabaissée, cette pauvre sagesse, en la réduisant au « sois sage » adressé aux enfants pour qu'ils se taisent et ne bougent plus! Il serait grand temps de lui rendre le sens qu'elle a eu pendant longtemps, celui d'un art de vivre avec les autres, de s'enrichir à leur contact, de les faire profiter de ses expériences et de ses réflexions. Exactement le contraire de la sagesse de l'enfant soumis!

Se référer au **savoir** serait **réactionnaire** aux yeux de certains. Disons même plus réactionnaire qu'ils ne l'imaginent. Car ce serait retrouver le sens de la **mesure**, la **modération**, ce sens qui s'est perdu entre la Grèce classique et Rome, lorsque l'**ubris** a changé de sens pour ne plus condamner les excès. Allons plus loin, ce serait rendre à nouveau légitime l'appellation d'**homo sapiens** (qui renvoie au savoir, à la sagesse) que nous nous sommes un peu vite attribuée, alors que nous sommes plutôt, et de plus en plus, des **homo faber**, des hommes qui fabriquent. Il suffit de voir le nombre d'objets dans lequel nous nous enfouissons et que nous multiplions au nom du modernisme.

Soyons même encore plus réactionnaire et revenons aux origines les plus modestes de l'homme. Rappelons-nous que, avant de se prendre pour le « maître et possesseur de la nature », il était **humble**, (**homo** est parent de **humus**), solidaire de tout ce qui vit sur cette planète. C'est l'**humilité** qui le protège contre la soif du pouvoir, et, bien sûr, contre cet **ubris** destructeur qui le pousse aux excès les plus nocifs, à cette avidité sans fin source certes de richesse économique mais en même temps de pauvreté humaine.

Aussi n'est-ce certainement pas en imposant le mode de production occidental aux pays « sous-développés », « en voie de développement » ou « émergents » que l'humanité trouvera un équilibre en même temps que son unité. C'est plutôt en corrigeant sérieusement la **concurrence** par une dose massive de **solidarité**, en enrichissant l'individu de **sagesse**.

ÉCONOMIE (€) / ÉCOLOGIE (♣) : LE DÉBAT

€ – Alors, Madame Écologie, vous voilà installée dans le rôle de prétendante au trône que j'occupe? Croyez-vous que vous êtes crédible? Que vous faites le poids?

♣ – Un peu de modestie, s'il vous plaît ! Il y a à peine un siècle que je suis née, et, en plus, dans les laboratoires, et je suis déjà partout dans les rues. Laissez-moi le temps de me faire comprendre par suffisamment d'électeurs, il y en a encore beaucoup pour qui c'est un peu confus. D'autant plus que vous ne me facilitez pas les choses, en occupant toute la place, depuis les laboratoires jusqu'aux épiceries de village, que d'ailleurs vous vous occupez de ruiner. Vous avez même pollué le vocabulaire en transformant certains mots en tabous pour que personne n'ose plus même chercher le sens de **concurrence** ou de **croissance**. Vous les avez même mis à la place d'autres mots, comme **égalité** ou **démocratie**.

€ - C'est un bel éloge que vous m'offrez là : vous reconnaissez combien mon succès est universel. Le trône que j'occupe n'est-il pas trop haut pour vous?

♣ – (*Esquissant un sourire ironique*), je ne vise pas un pouvoir aussi absolu et je préférerais aider à réfléchir tous ceux que vous trompez! Vous êtes au sommet de votre gloire, mais aussi au début de son déclin. Rappelez-vous où vous en étiez un siècle après votre naissance, et même beaucoup plus tard. Car vous êtes née en Grèce vers le V^e siècle avant Jésus-Christ et, jusqu'au XVIII^e siècle de notre ère, soit pendant plus de deux mille ans, vous avez gardé le sens bien modeste d'« administration d'un domaine rural ». Sens modeste, certes, mais en tout cas qui nous rapproche singulièrement puisque, selon la formule retenue par les agronomes du XVI^e siècle, il s'agit d'une gestion « en bon père de famille », qui pense à ses enfants, se préoccupe de l'avenir et cherche à améliorer sans cesse l'état de la propriété par un développement équilibré. Bref, un paysan, que vous avez transformé en exploitant agricole qui, travaillant pour l'exportation, n'a plus de cultures vivrières et se trouve soumis à toutes les spéculations mondiales, dont il dépend même pour sa propre nourriture.

€ - C'est vrai, et c'est pour cela que j'occupe le trône le plus élevé de toutes les principautés. Non seulement je suis devenue principal conseiller de tous les gouvernants, mais ils sont devenus incapables de prendre une décision sans m'en référer. Autrefois ils demandaient leur avis aux astrologues, qui prétendaient transmettre les ordres de Dieu. Maintenant c'est moi qui tiens ce rôle et je leur dis que je parle au nom de la vérité scientifique, donc que ce que je dis est indiscutable.

Même s'il leur arrive de douter, ils savent que je suis toute-puissante dans tous les lieux où on décide de l'avenir de la planète, chez les industriels, les financiers, et même les publicitaires, qui font et défont les réputations.

♣ – C'est vrai. Mais vous savez bien, vous, que ce que vous leur dites n'est pas forcément vrai, et qu'en tout cas cela ne va pas, le plus souvent, dans le sens de l'intérêt général?

€ - Oui, et alors ? Du moment que cela va dans le sens de mon propre intérêt et de celui des gouvernants qui me consultent, n'est-ce pas l'essentiel?

♣ – Votre intérêt immédiat, certes! Mais n'êtes-vous pas vous-même droguée à l'**ubris**, ou, si vous préférez, dans votre langage scientifique, enfermée dans un système qui fonctionne en phase et, n'étant pas régulé, s'accélère sans fin jusqu'à l'explosion inéluctable? Car, à force d'enrichir les riches et de ruiner les pauvres, vous allez créer le chaos. En 1789 la noblesse représentait 1% de la population, et un fossé séparait leur mode de vie de celui des 99% restants. En 2010 on retrouve la même proportion à l'échelle mondiale, et grâce à vous cela ne fait que s'accroître.

€ - Il n'y a pas que moi qui suis victime de l'**ubris**, si vous voulez l'appeler comme cela. Il y a aussi le progrès. Et celui-ci nous donne de plus en plus de moyens d'imposer notre pouvoir. Nous créons de plus en plus nous-mêmes l'information. Nous la diffusons comme nous voulons. Nous pouvons contrôler la vie de chaque individu grâce à des fichiers, des caméras, et aussi des policiers, mais je me méfie des moyens humains, qui peuvent se mettre à réfléchir au moment où vous ne vous y attendez pas, et alors là vous en perdez le contrôle. Mais mon ami le progrès, favorisé par mes décisions, produit de plus en plus de machines, et qui sont de plus en plus perfectionnées. Il y a là un autre avantage : les hommes, sachant qu'on peut les remplacer par des machines, sont obligés d'être plus dociles et de se soumettre à toutes les obligations qu'on leur impose quand ils ont la chance d'avoir un travail quel qu'il soit! (*un silence*). Alors, vous pensez toujours que je me mets en danger?

♣ – Eh bien oui, d'autant plus que vous restez complètement aveugle en ce qui concerne les conséquences de vos actes. Et surtout je pense que vous faites courir un terrible danger à toute l'humanité.

€ - Diable! Expliquez-moi ça!

♣ – Volontiers, tout simplement en reprenant l'histoire de votre famille. Vous êtes née « économie domestique » et vous l'êtes restée, donc, jusqu'au XVIII^e siècle. Et là vous êtes devenue « économie politique ». Et c'est là que tout se met à changer, que vous avez perdu le sens des multiples équilibres que vous

deviez ménager quotidiennement, entre les humains vivant sur le même domaine, entre eux et la nature qu'ils cultivaient et qui les nourrissait. En changeant d'échelle, tout est modifié : il ne s'agit plus de nourrir une collectivité mais de produire de l'argent pour s'inscrire dans un système d'échanges. L'argent devient alors, à la place de la nature, l'instrument de mesure universel, évacuant la naissance (pour la noblesse) ou le mérite (compétence ou dévouement). La cupidité peut se donner libre cours, seul le résultat compte. Et ce résultat, on le veut immédiat. Plus besoin d'agriculteurs soucieux de l'entretien de leurs terres pour leurs enfants, il faut que la terre rapporte le plus possible et le plus vite possible. On évoque l'avenir seulement pour faire rêver et s'impose peu à peu l'idée qu'il résoudra nécessairement tous les problèmes qu'on a posés en bouleversant certains équilibres naturels.

€ - Bien sûr, mais c'est à ce prix-là, en développant les productions, en facilitant les échanges, qu'on a complètement changé la condition humaine : finies les famines, les épidémies.

♣ - Et aussi bonjour le retour de l'esclavage, bonjour les guerres mondiales particulièrement meurtrières, les camps de concentration à l'échelle industrielle, et même bonjour le retour des grandes famines!

€ - Quel festival! Vous n'avez pas l'impression d'exagérer un peu?

♣ - Certainement pas! Les guerres, les camps, ont tué des millions de gens grâce à une organisation industrielle, beaucoup plus **rationnelle** que les petites guerres de jadis, avec leurs mercenaires et leurs pauvres diables qui s'engageaient parce qu'ils ne trouvaient pas de place dans la société. C'est devenu la **rationalité** économique mise au service de la sauvagerie. Je dis bien **économique** parce que c'est une solution radicale au problème de la vente : elle est assurée sans qu'il soit nécessaire de chercher des clients. Vendre aux états, c'est le rêve de toutes les grandes firmes, même en temps de paix, et même si les patrons n'arrêtent pas de dénigrer tout ce qui relève de l'état. Quand le privé s'enrichit par les marchés publics, il n'est pas surprenant que les guerres, comme les camps de concentration, aient profité à quelques grandes firmes privées...auxquelles on a toujours oublié de demander des comptes!

€ - Mais si cela marche, c'est bien qu'il y a des millions de gens qui sont d'accord!

♣ - Eh oui, il suffit de leur faire découvrir des ennemis : c'est le rôle des informations dites « patriotiques ». Et tout cela marche avec votre complicité. C'est extraordinaire de voir qu'avec les gaspillages qu'occasionnent toutes les guerres, il n'est jamais question de déficits publics, quelles que soient les dépenses. En plus, en soumettant les populations à la **concurrence** permanente, vous les entretenez dans une agressivité à l'égard de tout ce qui les entoure on a vite fait d'un voisin un étranger, et d'un étranger un ennemi!

Vous êtes victime de l'ivresse du pouvoir. L'ubris, toujours l'ubris.

Quand vous vous occupiez d'économie domestique vous aviez sous les yeux, concrètement, le résultat de vos décisions. Très concrètement vous pouviez constater si votre gestion accroissait les rendements, améliorerait les terres. Dès que vous ne vous êtes plus préoccupée que des échanges et de l'argent qu'ils rapportaient vous avez perdu le contact avec la réalité, et surtout avec la vie des hommes, qui en dépendait. Petit à petit vous en êtes venue à construire des modèles où tout pouvait - du moins l'avez-vous cru - être calculé de manière **rationnelle** : achats, ventes, organisation de la production; où la nature n'avait qu'à vous fournir les matières premières, subir toutes les interventions chimiques et mécaniques que vous lui infligiez, puis vous débarrasser de vos déchets. Le seul facteur d'incertitude, c'était l'homme : l'ouvrier, le client. L'ouvrier, il suffisait de le soumettre, et vous disposiez déjà de dirigeants au savoir-faire ancestral, ayant toujours eu des domestiques, des employés, voire des esclaves. Vous étiez aussi bien aidée par le **progrès**, qui vous fournissait sans cesse de nouvelles machines pour le remplacer, et, s'il osait se révolter, comme les canuts l'ont fait, vous aviez de quoi le remettre à sa place, et même de lui prouver que sa révolte n'était pas justifiable, car « on n'arrête pas le progrès », comme l'enseignaient les bons ouvrages de morale eux-mêmes. Il le fallait bien, puisque le premier commandement de votre nouveau catéchisme était : « par la concurrence tu t'imposeras ». Et, cet article, vous l'avez encore renforcé depuis, en l'étendant au monde entier, votre catéchisme étant la base de la **mondialisation**.

Pour le client c'était un peu plus délicat, car le dilemme est toujours là : comment payer le salarié le moins cher possible et en même temps trouver des clients qui paient le plus cher possible ? Alors chacun dans son coin s'efforce de baisser les salaires, tout en faisant brûler des cierges pour que d'autres paient des salaires plus élevés. Ajoutons un peu de publicité pour convaincre les éventuels clients que mon produit est indispensable et meilleur que celui des concurrents. Mais le **progrès**, qu'on ne peut toujours pas arrêter, va de plus en plus vite, et ce genre de solution ne peut pas durer bien longtemps. Alors vous avez trouvé la solution miraculeuse : le crédit. Certes il faudra toujours payer un jour, et un peu plus cher. Une solution permettrait à ce système de durer plus longtemps : la suppression périodique des dettes. Mais les financiers, auxquels vous venez de donner un nouveau pouvoir grâce au crédit, préfèrent de beaucoup continuer d'accroître leur capital avec les intérêts qu'ils perçoivent. Tout cela mène forcément au moment où il faudra soit refuser le crédit à des clients trop endettés, soit camoufler ces crédits peu fiables dans des produits assez complexes et vendre ceux-ci à d'autres. C'est évidemment cette solution géniale que vous avez élaborée avec eux.

Et quand est arrivé le jour - parfaitement prévisible - où des trous énormes sont apparus dans les caisses des financiers qui prêtaient toujours, il leur a suffi de se retourner vers les états, qui ont alors fait payer ces dettes par les citoyens aux revenus modestes. C'est la solidarité obligatoire des pauvres envers les riches. Mais c'est aussi autre chose : quand on parle de « guerre économique » vous dites qu'elle se déroule entre les entreprises, puis, comme ce sont elles, dites-vous, qui entretiennent les états, entre états eux-mêmes. Mais vous nous mentez, et cela ressemble beaucoup aux guerres traditionnelles où ce sont des millions de fantassins ou même de civils qui donnent leur vie. C'est plutôt une guerre des riches - qui n'aiment pas, eux, être solidaires des pauvres, et qu'on ne force jamais à le faire - contre tous ceux qui n'ont pas de capital. La solution trouvée est moins miraculeuse qu'elle ne paraissait car elle repose sur l'introduction du chaos dans un système qui se prétend toujours rationnel. En mettant la concurrence à la place de l'égalité elle crée des inégalités de plus en plus considérables. A leur tour, celles-ci mettent en cause la liberté. Vous dites que vous défendez celle-ci, parce qu'elle est indispensable aux affaires; mais on ne parle pas de la même chose, puisque parmi les pays où les affaires se portent très bien il y en a où les citoyens ne disposent d'aucune liberté. La liberté de penser et d'exprimer sa pensée, qui est la liberté du citoyen est forcément inégalement répartie quand il y a de trop grandes inégalités. C'est donc la **démocratie** que vous mettez en danger, car pour ce qui est de la fraternité, la loi de la concurrence s'en moque bien!

€ - Mais dites donc, si vous aviez raison, comment expliquez-vous que le niveau de vie ait augmenté pendant si longtemps pour tant de gens?

♣ - Parce qu'il y a eu des luttes sociales. Parce que le système démocratique vous a obligée à imposer certaines limites à la concurrence : des services publics, des coopératives, des mutuelles. Tout ce que vous essayez de démolir pour continuer d'enrichir ceux qui ont déjà la sollicitude des états et la soumission des citoyens que l'on traite à la Romaine : du pain (mais pas trop) et du cirque (le plus possible). Vous voyez, vous n'êtes pas aussi moderne que vous voudriez nous le faire croire! Comme on est beaucoup plus riches que la Rome de l'Antiquité on a élargi le domaine social, mais si on ne maintient pas ce niveau de relative égalité, on compromettra tout ce qui maintient une certaine paix sociale.

€ - Vous voyez bien que vous reconnaissez que, grâce en particulier à moi, le progrès a aussi beaucoup apporté au plus grand nombre les congés, les droits de l'homme, l'instruction, etc.

♣ - Bien sûr que je le reconnais. Mais si j'ai des reproches à vous faire c'est parce que, maintenant, vous êtes tombée sous la coupe de l'**ubris**, ce qui vous fait croire que vous avez toujours raison et qu'il n'y a que vos recettes qui marchent.

€ - Mais enfin, à vous entendre on pourrait croire qu'il n'y a aucune régulation! La concurrence est cependant là pour ça.

♣ - À condition qu'elle soit elle-même régulée.

€ - Mais elle l'est, il y a des règles, il y a les droits de l'homme, les droits du travail.

♣ - Ah bon! Mais alors pourquoi on n'en parle jamais quand on délocalise, et de moins en moins même dans les pays les plus développés? Pourquoi joue-t-on sur les différences juridiques d'un pays à l'autre sans jamais chercher, puisqu'on mondialise, à rapprocher les législations ou au moins à en tenir compte dans les accords commerciaux? Et puis vous savez comme moi que toutes les règles d'une concurrence saine n'existent que dans l'enseignement de l'économie dans les universités. Dans la pratique elles seraient si difficiles à appliquer qu'il faudrait des contrôles nombreux et rigoureux, alors que c'est l'inverse qui se passe : la **déréglementation** est jugée tellement indispensable qu'on renonce même à appliquer les règlements existants. On dit beaucoup de mal des paradis fiscaux, qui dérèglent l'économie mondiale, mais on se garde bien d'y toucher; au contraire même, chacun ne rêve que d'en créer quelques-uns, tant ils sont indispensables à votre fonctionnement, parce qu'ils permettent à tous les plus riches de payer des impôts bien plus légers en pourcentage des revenus que les pauvres. Le travail est plus lourdement taxé que le capital, et on oublie de le dire, lui reprochant au contraire de coûter trop cher et de rendre la concurrence plus difficile. Alors, pour y remédier sans faire payer plus d'impôts au capital, on supprime les services publics, qui sont, dit-on, une charge pour l'État. On fait comme si ceux-ci ne servaient à rien et, dans le même temps, on se vante d'avoir d'excellents services publics, ce qui est vrai, et ce qui constitue un attrait pour les entreprises dont le fonctionnement est ainsi facilité. Mais j'arrêterai là, parce que je n'ai pas envie de me plonger plus loin dans vos contradictions, que vous dissimulez par des mensonges.

€ - Parce que, vous, vous avez des solutions meilleures à proposer?

♣ - Je ne sais pas, mais en tout cas j'aimerais bien nous éviter cette course à l'abîme dans laquelle vous nous avez engagés et qui s'accélère de plus en plus à mesure que vous inventez de nouvelles solutions pour que les pauvres continuent à enrichir les riches. Alors je crois que j'aurais quelques idées à proposer pour échapper à toutes ces impasses.

€ - (*D'un ton moqueur*). Alors il faut vite nous les donner, ces idées.

♣ - (*Sur le même ton*). C'est ce que je vais faire, et, en plus, sans vous faire payer de droits d'auteur, pour ne pas me faire prendre à votre propre système. Tout d'abord débarrassez-vous de l'**ubris**, car il vous aveugle en vous faisant croire qu'il existe des choses, comme la **croissance** ou la **richesse** qui peuvent se développer sans limite.

Ma naissance m'a protégé contre une telle crédulité, parce que je suis née dans les laboratoires avec l'étude des interactions entre tous les êtres vivants et entre eux et le milieu naturel dans lequel ils vivent. Nous sommes à l'opposé même des explications mécaniques qu'on applique même à l'homme quand on néglige les interactions des organes entre eux pour ne s'occuper que de telle ou telle partie du corps. Notre objectif paraît bien modeste et le vôtre, par comparaison, fort ambitieux, puisque vous envisagez d'aller coloniser l'univers alors que l'humanité ignore la quasi totalité de ses interactions avec une planète où la vie est partout. Habités à étudier d'emblée la complexité des systèmes, nous nous effrayons de voir avec quelle facilité vous poursuivez la destruction de notre terre, sous prétexte que nous devrions en être les seigneurs. Vous concevez décidément le pouvoir d'une man plus primitive que nos ancêtres les plus primitifs qui, eux, connaissait leur environnement bien mieux que nous, ce qui leur a permis de survivre dans des conditions où nous serions bien en peine de subsister. Vous concevez tous les pouvoirs sur le modèle du patron tout-puissant, au point de vouloir transformer sur ce modèle-là même les présidents d'université ou les proviseurs de lycée : vous n'avez même pas compris que la culture était un partage et que chaque fois qu'on a affaire à des humains, surtout lorsqu'il s'agit de les aider à penser, c'était si compliqué qu'il était dangereux de ne se fier qu'à une seule personne, qui risque toujours de reproduire son propre modèle.

€ - Bon, abrégeons! Quel avenir vous proposez à l'humanité? Nous, nous avons un projet exaltant : la conquête de l'univers.

♣ - **L'ubris**, une fois de plus. Et vous traiterez l'univers comme vous avez traité la terre, en commençant à le détruire avant même de le connaître? A ce train-là vous aurez détruit l'humanité avant même d'avoir conquis n'importe quelle autre planète! Vous nous promettez un avenir aussi réjouissant qu'une guerre atomique!

€ - Dites-nous vite quel avenir vous nous proposez. Vous pensez nourrir tous les humains, alors qu'ils sont de plus en plus nombreux et que vous refusez l'agriculture intensive?

♣ - Justement! Ce n'est pas en empoisonnant la terre que vous les nourrirez. C'est en étudiant plus sérieusement les organismes vivants qu'on pourra trouver des modes de culture plus équilibrés, donnant des produits plus riches. C'est en intervenant en connaissance de cause sur les interactions que nous protégerons et développerons nos récoltes. Et non pas en les matraquant à coup de poisons on en leur injectant des gènes dont on ignore complètement ce qu'ils deviendront une fois introduits dans la chaîne alimentaire. Et nous ne ferons pas cela à coup d'équations incompréhensibles qui amusent les repus et condamnent les démunis!

€ - Ah oui, et que feriez-vous?

♣ - Exactement le contraire! Avant de prendre des décisions péremptaires qui concernent tout le monde et qu'on applique de force, sans consulter même un seul des concernés, nous nous informerions en détail. Avec vous il y a des tas d'études sérieuses qui existent mais qui n'aboutissent à rien parce qu'elles n'intéressent pas les décideurs. Ils n'ont pas le temps de s'informer et se contentent de s'entourer de conseillers, voire de commissions où ils casent leurs amis sans vraiment se préoccuper de leurs compétences. Pour nous, cerner le problème cela veut dire, et c'est urgent, prendre en compte toutes les conséquences que les décisions ont sur la nature, non pas pour ouvrir à la spéculation un nouveau marché, comme celui du carbone, mais pour peser les avantages et les inconvénients pour le bien public et la sauvegarde de la nature. Cela fait appel à des connaissances très variées et qui existent déjà en partie mais qui ne vous intéressent pas, tout simplement parce qu'elles risqueraient de remettre en cause des choix industriels déjà opérés par vos « experts » omniscients.

Pour nous il est essentiel de consulter aussi ceux qui sont sur le terrain et qui connaissent les conditions concrètes de la mise en oeuvre. Vous ne le savez peut-être pas, mais dans le théâtre moderne, par exemple, on ne tient plus toujours compte de la séparation entre le plateau et les coulisses. Eh bien il est dommage que l'exemple n'ait pas été suivi un peu partout, dans les usines ou les lieux de pouvoir. Car c'est là qu'il y a beaucoup de choses à cacher, secrets industriels ou politiques. Et cela manque bien à l'instruction des citoyens que nous sommes. Les ouvriers et les secrétaires savent beaucoup de choses que même les journalistes un peu courageux ne dévoilent pas toujours. D'ailleurs **secrétaire**, cela désigne celui ou celle qui connaît beaucoup de **secrets**. Mais il est évident qu'on préfère parler de transparence plutôt que de la pratiquer. Pourtant il vaudrait mieux être près des réalités concrètes et quotidiennes que des modèles idéologiques camouflés dans une rhétorique qui se prétend scientifique alors qu'elle s'est seulement enveloppée dans un déguisement mathématique.

Vous voyez que notre projet n'est pas très compliqué, il implique seulement le recours à un peu de bon sens. Mais par contre il impose une autre manière de gouverner, et cela, ni vous ni vos adeptes vous ne savez le faire. Et c'est là qu'est la difficulté pour tout le monde. Elle est d'autant plus grande que vous pratiquez une culture du chef omniscient qui convient très bien à tous les ambitieux. Pour nous au contraire ce devrait être un leader qui entraîne une équipe.

€ - Mais vous ne pourrez rien faire. Chacun aura un avis différent, et il sera impossible de prendre la moindre décision. D'ailleurs on le voit déjà chez vos adeptes lorsqu'ils se lancent en politique!

♣ – Vous avez raison. Ce n'est pas simple, car il faut définir des règles et surtout les appliquer honnêtement, au lieu de faire des lois sans jamais prendre les décrets d'application. Il y a donc toute une éducation à faire, tout particulièrement pour tous ceux qui aspirent au pouvoir : apprendre à respecter et écouter ceux qui ont un avis différent engager un dialogue qui porte sur les problèmes et non pas sur les slogans; car le dialogue, c'est un échange d'arguments et non pas d'invectives. C'est quand même inquiétant de voir que nos dirigeants ne savent même pas faire ce que font les lycéens quand leur professeur organise et régularise un débat : aucun interview n'est en général aussi honnête et intéressant!

€ - Mais vous êtes dans l'utopie!

♣ –Tout-à-fait, et c'est dommage, car c'est l'un des moyens pour les hommes politiques de susciter le respect au lieu de la dérision. C'est vraiment navrant, car après plus de deux siècles de démocraties plus ou moins approximatives, on en est à payer des publicitaires pour qu'ils donnent les « trucs » d'une communication qui méprise complètement les citoyens; il serait temps de progresser un peu pour que chacun participe aux responsabilités politiques. Vous devriez comprendre qu'on ne peut pas continuer à confier le sort de la planète à quelques individus qui ne sont ni plus intelligents ni plus dévoués que les autres mais plus ambitieux, plus avides de pouvoir. Le citoyen de base a toutes les raisons de se méfier de celui qui lui dit « je me dévoue pour la France » et qui court après les privilèges.

€ - Mais il ne peut pas faire autrement s'il veut réussir!

♣ – C'est le mérite de la démocratie que d'essayer d'équilibrer les pouvoirs en les amenant à se limiter les uns les autres. Mais c'est l'habileté des politiques que de contourner toutes ces limites en prétendant que la politique est un métier, et un métier difficile, donc qu'il faut le réserver à une élite et que chaque dirigeant doit passer toute sa vie dans les sphères dirigeantes. On en a pourtant vu plus d'un qui était incompetent et qui, passant d'un ministère à l'autre, ce qui supposerait qu'il soit omnicompetent, continuait d'exercer son incompetence sans jamais se remettre en cause, bien sûr. Il vaudrait mieux avoir des responsables capables de mobiliser des compétences autour d'eux et de retourner éventuellement à la base, pour vivre un peu la même réalité que ceux qu' ils prétendent représenter.

€ - Et vous croyez que cette race-là existe?

♣ – Bien sûr! Elle est évidemment l'exception au niveau des postes les plus élevés. Mais on pourrait au moins leur demander de rendre compte régulièrement à leurs électeurs de ce qu'ils font et pourquoi ils le font. Il n'y en a pas beaucoup qui le font, mais quand il y en a un , il est suspecté de trahison par les autres, donc vite écarté du pouvoir...mais salué comme un saint lorsqu'il meurt.

Je pense évidemment à quelqu'un comme Mendès-France, parce que son cas est caractéristique : ceux qui lui avaient confié le pouvoir après avoir créé une situation qui leur échappait totalement (la guerre d'Indochine) l'en ont chassé dès que le problème a été réglé... mais maintenant sont unanimes à chanter ses louanges parce qu'il a été le seul à prendre des engagements précis fixer des dates précises et à venir en rendre compte toutes les semaines devant les citoyens, à la radio. Il violait la loi du milieu, qui est de reconnaître que ce devrait être le comportement normal d'un politicien, mais dans le même temps de faire le contraire, sous prétexte que le **secret** est indispensable. Il n'a jamais violé les secrets diplomatiques ou autres, qui sont peut-être utiles mais il a fait pire : il a montré que ce n'était pas une **utopie**, comme on le dit, mais une simple commodité de tous les pouvoirs. Car l'utopie, pour vous, c'est ce qui ne peut pas se réaliser. Et dans ce cas c'est la **démocratie** elle-même qui est une utopie, donc ce ne serait pas la peine d'essayer!

€ - Mais moi je ne m'occupe que d'économie et vous me faites endosser des responsabilités politiques!

♣ - Et pour cause! Car maintenant, plus que jamais, c'est vous qui tirez les ficelles partout dans le monde, puisqu'il n'est plus question des idéaux de la **démocratie** mais la **concurrence** régente tout.

Inutile d'essayer de distinguer la **politique** de l'**économie** puisque, depuis des années, les hommes politiques abandonnent peu à peu à l'économie tous leurs domaines d'intervention en ouvrant aux marchés même les secteurs indispensables au fonctionnement de l'état. Ils ne sont là que pour faciliter l'enrichissement de quelques grandes entreprises. L'argent public sert de moins en moins l'intérêt général, et de plus en plus la « communication » qui n'est le plus souvent que propagande. Vous faites des hommes politiques des marionnettes dont le seul rôle est de maintenir autant que faire se peut les apparences de la démocratie. Les électeurs deviennent des sujets dont l'avis ne compte que s'il est conforme à ce que l'on souhaite. Quand les Français ont voté contre le traité de Lisbonne il a suffi au chef suprême de mobiliser son armée de figurants du parlement pour que le vote disparaisse dans la corbeille à papier. La démocratie représentative est devenue une simple représentation de la démocratie par quelques marionnettes qui prennent la place du public.

Cependant je n'oublie pas l'objection que vous m'avez faite! Oui, je connais des centaines de milliers de gens qui exercent des responsabilités sociales sans en faire leur métier. C'est ce qu'on appelle les bénévoles; ils ne cherchent aucun pouvoir, mais c'est quand même grâce à eux que la société n'implose pas, car ils se chargent de tous les services que la concurrence détruit. Je vous rappelle que la **concurrence**, pendant des siècles c'était la **rencontre**, et cela pouvait supposer aussi bien la solidarité que la rivalité. C'est votre toute-puissance qui a amputé le mot d'une partie essentielle de son sens.

€ - Nous y revoilà! Décidément vous êtes allergique à tout concept scientifique!

♣ - Oui, lorsque ce concept est lui-même tombé sous les charmes de l'**ubris**! Car vous oubliez alors qu'une société qui n'obéirait qu'à la rivalité est tout simplement impossible, car ce serait le chaos. Du coup vous préférez snober les sociologues quand ils vous rappellent que si vous aviez tout le pouvoir – et vous vous y employez en supprimant le secteur public pour en faire un secteur marchand - ce serait pire que la loi de la jungle, car même dans la loi de la jungle il y a de la solidarité, il y a des limites que l'instinct lui-même impose, bref il y a quantité d'équilibres. Aussi peut-elle durer longtemps alors que votre loi de la concurrence supprime tous les équilibres, ce qui crée de multiples insécurités. Vous prétendez les combattre... en instituant la concurrence là où elle n'existait pas, dans l'éducation ou le maintien de l'ordre, par exemple.

€ - Vous m'attaquez sur l'usage que les dirigeants font des connaissances que je leur apporte. Mais l'économie c'est d'abord une science!

♣ - Mais l'écologie aussi, c'est une science! Nous sommes même nées dans les laboratoires. A peu près à la même époque que vous, puisque vous n'êtes devenue un savoir universitaire qu'au moment où les **sciences humaines** lorgnant sur le prestige des **sciences exactes**, ont inventé le structuralisme pour être un peu plus rigoureuses, mais aussi pour acquérir, de manière souvent très superficielle, un peu du prestige des mathématiques. Vous vous êtes alors libérée de la tutelle des géographes, qui étudiaient les réalisations humaines en rapport avec la nature (climat, terre, populations). Ces gêneurs mis de côté, vous avez coupé les contacts avec toutes ces réalités matérielles et vous avez créé des équations de plus en plus compliquées, avec plein d'inconnues mathématiques. Vous en avez alors poussé l'usage jusqu'à l'absurde, jusqu'aux produits dérivés financiers, dans lesquels il n'était plus question de marchandises, mais d'argent virtuel; vous avez là oublié la leçon que vous aviez apprise à l'école primaire : « on ne mélange pas n'importe quoi avec n'importe quoi, sinon on ne sait plus de quoi on parle! ». Devenus ainsi très savants, vous avez coupé toute relation avec le concret, laissant le soin aux enseignants du secondaire de s'occuper de ces détails en confiant à leurs élèves des enquêtes sur le terrain, les quartiers, les entreprises. Vous en êtes maintenant à la dernière étape de votre triomphe : supprimer cet enseignement dans le secondaire pour faire enfin disparaître ce contact avec le réel. Vous êtes des prestidigitateurs, pas des scientifiques!

€ - Mais la science ne s'occupe pas des détails concrets, qui ne sont que des accidents. Elle s'intéresse aux théories, aux lois générales, elle ne se contente pas d'observer les plantes et les petites bêtes!

♣ – ... Et c'est comme cela qu'elle remplace la réalité par son idéologie! Vous n'avez pas l'impression de laisser de côté une part essentielle de la réalité : le contenu du travail, du chômage, des conditions de vie? C'est ce que vous appelez des détails, et qui constitue l'essentiel de la vie de tout le monde, et c'est cela qui m'intéresse. Vous êtes devenue incapable de faire la liaison entre vos théories générales et cette réalité, parce que la nature a des lois bien plus compliquée que vos théories mais qui ne vous intéressent pas parce que vous défendez des intérêts tout différents.

€ - Et vous prétendez les connaître, vous, ces lois?

♣ – Oh non! Mais nous avons une autre conception de la connaissance: celle du **savoir**. Cela change tout, et d'abord cela nous libère de l'**ubris**, peut-être parce que nous ne méprisons pas les différents **savoirs populaires**, alors que la **science** telle que vous la concevez ne peut être qu'ésotérique, qu'elle cherche en outre à dominer le monde, alors que notre seule ambition est de le **comprendre**. Ce qui nous intéresse ce n'est pas la loi générale qu'on ne dégage qu'en écartant tous les éléments du contexte, mais au contraire ce contexte même, qui crée des réseaux d'interaction. Dans une usine vous ne voyez que le chiffre d'affaires et les bénéfices, et nous voyons, nous, la vie des ouvriers et de leur famille, l'influence sur la nature des prélèvements de matières premières, des transports, des rejets. Vous voyez bien qu'il y a de la place pour beaucoup de questions que vous n'avez pas envie de vous poser!

€ - Bien sûr, mais vous oubliez l'essentiel : trouver des capitaux, des fournisseurs, des clients.

♣ – C'est l'essentiel pour l'entrepreneur dans le milieu économique où il gère son entreprise, mais au stade atteint maintenant par l'industrie il serait temps qu' il puisse prendre en compte tous les impacts sur la nature et la société de l'activité qu'il développe. En ne se préoccupant que de ce qui a un rapport avec l'argent il produit une image de la société qui n'est qu'une caricature imposée par la règle de la concurrence. Il n'est pas étonnant dès lors que la **démocratie** s'arrête à la porte des usines. Et comme l'**ubris** impose sa loi partout dans ce modèle, il y a vraiment de quoi être inquiet. Car plus un dirigeant a de pouvoir plus il oublie de rester modeste, plus il est ignorant plus il est avide de pouvoir.

€ - Je ne suis pas inquiète, moi, parce que dans nos sociétés il existe des moyens d'éviter d'aller trop loin. On n'est plus au XIX^e siècle : il y a des aides de l'état, une solidarité. Nous savons tous que le propre de la civilisation c'est de protéger les plus faibles, ceux que la nature ou la société ont défavorisés.

♣ – On n'est plus au XIX^o siècle, dites-vous. Mais ce que le XX^o siècle a construit, péniblement, lentement, justement pour protéger les plus faibles, vous vous acharnez à le démanteler sous prétexte que ce sont des obstacles à la libre **concurrence**, car la liberté de la concurrence vous préoccupe plus que celle des individus. C'est pour cela que je dis que l'**ubris** emporte tout. Tout le monde se plaint que les financiers courent après des profits démesurés, indécents parce qu'ils finissent toujours par être payés par le travail des plus modestes. C'est typiquement le danger de l'**ubris**, la folie du démesuré : ces excès ont provoqué une crise, justement parce qu'on se heurte à des limites qu'on refuse de reconnaître. Alors on recommence comme avant, tout en prédisant une nouvelle crise. Comme on l'a fait à la veille des deux grandes guerres mondiales : on prédit que cela va arriver mais personne ne fait rien, on est comme fasciné par le danger. Pourtant on a identifié les mécanismes en jeu, mais on reste incapable d'imaginer une solution parce qu'elle supposerait qu'on change les règles du jeu, qu'on cesse de se laisser guider par l'**ubris**. Alors imaginez ce qui peut arriver avec des technologies biologiques qui modifieront les milieux vitaux dont on ne sait pas grand' chose!

€ - Vous êtes bien pessimiste! Pourtant l'humanité s'est déjà sortie de nombre de crises!

♣ – Elle avait moins de puissance. Et malgré cela, ces crises, elle les a payées de plus en plus cher. Vous accepteriez que pour en sortir on soit obligés d'accepter des dégâts pires que ceux de la dernière guerre mondiale?

Ce n'est pas très réjouissant!

« LE TRAVAIL C'EST LA SANTÉ »?

« *Le travail c'est la santé... moins on en fait mieux on se porte!* ».

Cette sentence humoristique s'amusait d'un paradoxe semblable à cette définition du sucre : « c'est ce qui rend le café amer quand on n'en met pas dedans! »

Il est vrai que le travail, spécialement dans notre société, est un noeud de paradoxes : plus la productivité s'accroît, plus il y a de travail, et plus il y a de travail, plus il y a de chômeurs. Pour répondre, dit-on, à ces paradoxes, on en invente d'autres : plus il y a de chômeurs plus on recule l'âge de la retraite, plus on supprime d'emplois dans le public comme dans le privé, et plus on diminue la part des salaires. On a bien imaginé de demander à d'autres, les chômeurs par exemple, de résoudre le problème en devenant **auto-entrepreneurs**. Cela n'a pas marché très fort, alors on a continué : plus on fabrique de marchandises et plus on réduit le nombre de clients solvables. Alors, pour ne plus voir ces problèmes, on les renvoie au futur : on accorde des crédits à tous les clients qu'on fragilise, en s'arrangeant pour qu'ils ne puissent pas les rembourser. Puis on construit des équations incompréhensibles même pour celui qui les fabrique, avec un mélange dans lequel on glisse quelques-unes de ces créances. Et on trouve encore quelques spéculateurs qui y gagnent des fortunes. Puis les derniers arrivés n'arrivent pas à les vendre, mais les états interviennent et les font payer par les contribuables qui fréquentent à leur corps défendant les enfers fiscaux. Il y a aussi ceux qui, un peu plus honnêtes, plus naïfs ou plus machiavéliques, sacrifient ouvertement à l'**ubris** par une fuite en avant de plus en plus rapide et incertaine : « innovons, innovons, on sera les premiers », tirant leurs traites sur l'avenir de la planète, en multipliant les pollutions, sans se préoccuper de l'utilité de ce qu'ils fabriquent, et surtout sans répondre aux besoins fondamentaux des trois quart de la planète. N'est-ce pas là l'image d'une société-bateau-ivre soumise à des tohu-bohu incontrôlés, où les « solutions » ne font que rendre les problèmes de plus en plus insolubles?

Alors essayons de voir quelle est la part de responsabilité de ce qu'on appelle le « travail » dans cette situation dramatique et chaotique.

A l'origine, le **travail** n'est pas porteur d'une valeur très positive, puisqu'il s'agit d'un instrument de torture à trois pieux auxquels on attachait le supplicié ou, au mieux, d'un petit local avec un toit et sans murs, comme on en voyait dans nos campagnes il y a quelques dizaines d'années : des barres permettaient d'immobiliser un boeuf pour le ferrer ou lui soigner les pattes. Pour ce qui est du travail humain, le mot choisi en fait donc quelque chose de plutôt redoutable. Le verbe **travailler** peut même s'appliquer au bois lorsqu'il se déforme.

D'autres mots ont aussi cette tonalité désagréable : le labeur, qui concerne d'abord le **laboureur**, désigne lui aussi une activité pénible, comme l'adjectif **laborieux**, qui désigne la difficulté; la **besogne**, elle, est aussi un travail forcé, qu'on ne pratique que sous la contrainte du **besoin**. Le **besogneux** ne prend aucun plaisir au travail accompli, même s'il s'y adonne parfois frénétiquement. Il y a cependant des mots neutres, comme **ouvrage**, qui désigne la mise en oeuvre d'un ensemble de moyens, ou le résultat obtenu. L'usage contemporain fait de l'architecte le maître d'oeuvre qui met des matériaux en oeuvre pour construire un ouvrage dont le propriétaire est le maître. Dans ces emplois les deux mots sont interchangeable, le produit fini pouvant être considéré comme un « ouvrage d'art » ou une « oeuvre d'artiste ». Quoi qu'il en soit ces deux mots ont une famille nombreuse, dont chaque membre est plus ou moins prestigieux selon l'activité exercée : le manoeuvre travaille de ses mains et il est sensé ne pas avoir de savoir particulier (il serait plus exact de dire qu'on l'emploie pour une activité qui ne suppose pas d'apprentissage car le savoir qu'il peut avoir ne concerne pas particulièrement le travail qu'il doit accomplir), alors que l'**ouvrier** peut avoir appris son métier. Enfin le mot oeuvre peut être valorisé lorsqu'il s'agit d'un produit artistique. Ce cas particulier du travail correspond à l'opposition que soulignait Valéry entre le travail, dévalorisé, réduit à la rémunération du temps qu'on y a passé ou du nombre de pièces produites, et l'oeuvre dont la valeur est d'un autre ordre (beauté, richesse de la pensée). On peut ajouter une autre distinction : le travail, étant du temps perdu pour la vie, s'oppose au loisir, un temps dont on dispose librement. L'oeuvre n'est pas concernée par cette opposition, car c'est une activité libre, où la créativité de l'individu peut s'exprimer, où il peut donc trouver un plaisir, un accomplissement. Entre ces deux pôles l'activité de l'artisan, parfois répétitive, parfois créative, peut donc pencher plutôt d'un côté ou plutôt de l'autre.

Le travail, vu dans la société, présente des formes de plus en plus variées, et, à notre époque il se distingue des autres activités surtout – si ce n'est pas uniquement – par le fait qu'il produit un salaire. Aussi la même activité peut-elle être considéré comme **travail** ou comme **bricolage** et **loisir**. Le chômage est une plaie moins par l'absence d'activité que par la disparition des revenus. C'est d'ailleurs pour diminuer le prix de revient qu'on fait du chômage une « variable d'adaptation » si le travailleur accepte de travailler sans être payé, il a toutes les chances de garder son emploi!

Ce tien inéluctable entre **travail** et **salaire** pose quantité de problèmes en raison de la diversité des tâches et des multiples critères qui déterminent le montant des salaires, souvent sans rapport avec l'utilité sociale, ni avec la difficulté ou la pénibilité du travail, ni avec les compétences requises, ni même, et c'est un comble dans une société qui se dit **concurrentielle**, avec les bénéfiques rapportés à l'employeur.

Dès le XIX^e siècle, lorsqu'apparaissent les formes modernes du travail, **bricoler** change de sens : après avoir désigné une opération malingre, il acquiert des sens plus positifs, désignant une activité diversifiée et surtout qui n'a plus de lien avec une obligation, alors que le travail, lui, devient le seul moyen de se procurer des ressources, ni avec un salaire. **Bricolage**, apparu au XIX^e siècle, confirme cette valorisation et les magasins ou les salons qui lui sont consacrés montrent, à notre époque, l'enrichissement de cette activité, qui devient plus clairement une recherche d'épanouissement en même temps que la réponse à quantités de dépannages ponctuels. Plus récemment encore, devenant une « activité de service » payante, il permet de faire exécuter des travaux que n'assumait plus le travail salarié. Cette évolution souligne un changement passé inaperçu : la raréfaction des emplois dans les grandes entreprises, qui exploitent le travail humain dans les pays pauvres (les **délocalisations**) avec des usines payées grâce au travail des salariés des pays riches, et celui des machines lorsqu'ils restent dans les pays encore riches (pour combien de temps, à ce train-là?).

Cette conception rigoureusement économique – au sens étroit du mot – occulte d'autres fonctions, non moins importantes, du travail. Il a en effet des fonctions sociales qu'on évoque rarement : l'intégration sociale dans le groupe de travail et, plus largement, dans celui de la consommation : logement, nourriture, transports, loisirs, culture. Tout cela est de moins en moins clairement pris en compte, la concurrence ne fixant qu'un objectif : faire baisser le prix de revient, ce qui ramène les rapports sociaux à un problème de comptabilité élémentaire.

Il est cependant de plus en plus difficile d'admettre ce prétexte quand on voit partout la richesse générale s'accroître et la part des salariés diminuer : la **concurrence** n'est jamais évoquée pour les revenus les plus élevés, leurs titulaires étant déclarés « irremplaçables » même lorsque leurs performances sont négatives. C'est un paradoxe – un de plus ! – d'autant plus flagrant que le nombre de gens compétents s'accroît avec l'élévation du niveau d'instruction, et que le recrutement se fait souvent sur des critères plutôt relationnels. On pourrait faire la même remarque pour les capitaux, de plus en plus abondants dans un nombre de mains toujours aussi restreint, et dont une part de plus en plus importante passe dans les achats de luxe et de super-luxe. La vraie **concurrence** pèse essentiellement sur les salariés et les petites entreprises sous-traitantes.

Une fois de plus on retrouve les méfaits de l'**ubris**. Car, la productivité s'accroissant en permanence et les biens durables s'accumulant, il serait normal que la place du travail dans la vie diminue. Pourtant on préfère réguler le temps de travail par le recours au chômage, et, pour y remédier (?) la croissance perpétuelle et l'innovation, plutôt que le temps de vivre, de se rencontrer, de se cultiver. C'est que le **travail** et la **consommation** sont des moyens de contrôle social entre les mains de ceux qui détiennent les pouvoirs. On produit donc de plus en plus d'objets, sans s'interroger sur leur utilité ou leur nocivité, comptant sur la publicité pour les faire vendre. Pendant un peu plus d'un siècle c'est la guerre qui a permis la croissance : destruction de richesses, diminution de la main-d'oeuvre par extermination. Notre époque, sous le nom de **modernisme**, renoue avec les vieilles recettes que dénonçait Zola au XIX^e siècle et qui ont conduit à plusieurs révolutions et aux guerres mondiales : l'enrichissement des plus puissants (états colonisant les plus faibles, industriels et commerçants construisant leur fortune), soumission des plus faibles au nom de la concurrence (colonisés, salariés).

En mettant l'accent sur la **concurrence** mondialisée, et non pas sur le chômage, les autorités européennes ont choisi leur camp : ce qu'elles souhaitent, ce n'est pas mettre fin à la crise, mais laisser le champ libre aux pouvoirs financiers. Si la banque centrale européenne ne prête plus aux états, c'est pour les soumettre à la déréglementation générale, en leur retirant tout pouvoir de régulation et en les soumettant à des politiques de rigueur qui créent de nouveaux chômeurs. C'est le retour à des conflits sociaux et à la soumission de l'ensemble des salariés aux intérêts des tout-puissants. Le manque de clairvoyance ou plutôt de courage des dirigeants occidentaux montre que l'aveuglement frappe souvent ceux qui font la propagande avant même ceux à qui elle est destinée. Ils voient dans la concurrence la solution aux problèmes qu'en réalité elle cause elle-même. Et ils finissent ainsi par exacerber celle-ci en créant entre les citoyens méfiance, racisme, xénophobie.

Il y a dans tout cela une logique mortifère, et le travail est un des éléments de cette **concurrence** forcenée. La menace du chômage est un moyen de maintenir l'ordre en rendant les grèves plus risquées; la suppression progressive des services publics fragilise les employés, et permet de créer quelques niches d'enrichissement pour d'autres, au détriment de l'intérêt général; les politiques de rigueur opèrent comme les guerres : les moins riches sont sur le front, les riches continuent de s'enrichir en vendant impartialement à tous les belligérants tout en exploitant un peu plus ceux qui « ont la chance » d'avoir un travail.

La formule d'Anatole France « Soldats, vous croyez mourir pour la patrie, vous mourez pour les marchands de canons » reste d'actualité en changeant seulement deux mots « Ouvriers, vous croyez mourir pour la patrie, vous mourez pour les multinationales qui délocalisent ».

Alors, le travail , une valeur morale? C'est ce que le XIX^e siècle nous a légué comme slogan. Ce n'était pas une idée d'avant la Révolution, puisque, au contraire, pour la noblesse, travailler, c'était déroger. Depuis le XIX^e siècle le développement de l'enseignement a permis, peu à peu, de justifier le nouvel adage « travaille bien à l'école et tu réussiras dans la vie », ce qui était un progrès, puisque l'école donnait aussi les éléments d'un développement personnel. Par contre le nouveau slogan marque plutôt une régression: « travailler plus pour gagner plus » nous ramène en plein XIX^e siècle avec le « enrichissez-vous » de Guizot_ Ni l'un ni l'autre de ces mots d'ordre n'a jamais enrichi les salariés. Pire même, le premier a exacerbé la concurrence entre eux, les heures supplémentaires des uns contribuant à créer du chômage pour les autres. La seule justification financière étant un leurre, il serait peut-être plus utile socialement de chercher l'épanouissement au travail, alors qu' on ne fait que développer le stress. Limiter le temps de travail est à la fois humanitaire et logique, surtout au moment où le travail n'est plus seulement du temps retiré à la vie mais de plus en plus la cause de souffrance, de maladies, voire de suicides. Il serait grand temps de sortir du cercle vicieux dans lequel seuls les plus riches trouvent leur compte : avec le pouvoir d'achat que les salariés occidentaux ont acquis par leur travail, on exploite le travail des ouvriers des pays pauvres. Dans ce système où est l'avenir?

CONCLUSION

« Que le meilleur gagne », tel est le slogan universel dont notre société se réclame. Cela paraît un slogan évident, inévitable et l'on n'est même plus surpris lorsqu'on voit les membres de l' « élite » être les meilleurs partout et toujours, passant d'un pouvoir à l'autre sans jamais quitter les sommets. Cela devrait pourtant rendre un peu méfiant ! On s'apercevrait vite, alors, que le slogan n'a en fait aucun sens puisque le meilleur, par définition, c'est celui qui a gagné. Donc peu importe qui juge, peu importe aussi que les inégalités des conditions de départ ou du déroulement des épreuves ne laissent guère de chances à ceux qui n'ont pas été les « meilleurs ». Donc les meilleurs ayant gagné, on ne se pose plus de questions !

C'est pourtant là qu'il faudrait commencer à s'en poser. Pour définir « gagner » c'est assez simple, c'est un juge ou un jury qui en décide. Donc les questions concernent seulement ces juges : sont-ils compétents et impartiaux ? Cela reste le plus souvent présupposé, et l'on fait semblant d'être surpris lorsqu'on découvre que dans telle ou telle fédération de ceci ou de cela il y a eu telle ou telle corruption ou tentative de corruption. Mais c'est quand même le sens de « meilleur » qui pose le plus de questions, qui concernent la performance, la nature de l'épreuve, et surtout les conditions d'égalité des chances des candidats : inégalités biologiques (physiques ou mentales), sociales (et là on découvre que chacun de nous a une origine géographique, sociale, familiale). La démocratie est le seul régime politique qui se donne comme objectif d'assurer au mieux cette égalité des chances qui est indispensable pour qu'il y ait quelques chances pour que le « meilleur » ait bien été mis en concurrence dans les conditions normales d'une compétition. Et c'est bien là qu'on retrouve toutes les distorsions habituelles de la concurrence, et la difficulté de les corriger quand cette correction est confiée à ceux qui ont déjà bénéficié de ces inégalités

Car si l'égalité était réellement recherchée, le slogan devrait être « donner le meilleur de soi-même » : ce serait un objectif réellement humaniste. La compétition est certes inévitable, mais la coopération l'est encore plus, car son but est, non pas de gagner, mais de réussir, seul ou ensemble.

Les mots ont donc une grande influence, car c'est un moyen de faire partager un système de valeurs par tous les usagers d'une langue, en désignant ce qui est souhaitable et ce qui est condamnable.

C'est pour cela que, à travers les mots, nous avons étudié les moteurs de notre société. Ce que nous avons découvert, c'est la longue marche du choix de l'excessif, de l'illimité, de la démesure. C'est le mot **ubris** qui représente le mieux ce changement brutal du modèle humain : à la **modération** prônée par les Grecs, les Romains ont préféré la réhabilitation de la démesure. Et la valorisation du progrès, dans la deuxième moitié du XVII^e siècle, accompagne l'apparition puis l'essor de la science, puis son triomphe sur le savoir, conception plus populaire et plus subjective de la connaissance, tournée vers la sagesse et non vers la domination de la nature.

Puis la science triomphante a soumis les **humanités** à ses propres exigences : l'**objectivité** et le **chiffre**, la recherche incessante de la nouveauté, bref le culte du **futur**. Ce modèle est celui de la modernité, qui, dans ses formes les plus extrêmes, en vient de nos jours à mépriser l'histoire elle-même. Et notre époque découvre le conflit entre ce modèle, poussé au-delà de toute limite au nom de la pure rationalité, et celui que nous propose l'écologie. Celle-ci, réintroduisant tous les contextes concrets, souligne l'importance considérable des interactions et rétroactions, remettant en cause l'image d'un **progrès** linéaire et toujours bien-faisant. La mise à sac de la planète, accompagnée d'un éclatement de l'humanité entre des milliards de pauvres et quelques milliers de très riches, fait peser un doute sérieux sur la valeur de ce progrès, qui a permis de faire coexister une domination de plus en plus forte sur la nature, la vie et l'humanité avec une ignorance abyssale sur une gestion qui épanouirait l'humanité. Car les concepts de concurrence et d'innovation ne font que perpétuer le triomphe de l'**ubris**, au détriment des **régulations** nécessaires aux équilibres humains et naturels.

L'humanité n'a pas trouvé son unité : les oppositions homme/femme et riche/pauvre ou France d'en haut/France d'en bas sont enracinées dans notre vision du monde par l'idée que seule la concurrence permet le progrès, la solidarité étant laissée à ceux qui n'ont pas de pouvoir, soit qu'ils n'aient pas pu ou pas voulu y accéder, ce serait donc de préférence une qualité féminine et ne serait légitime que chez les démunis ou lors de catastrophes naturelles.

Cette histoire cursive, résumée dans les quelques mots que nous avons relevés, montre combien il est nécessaire d'examiner de près le sens des mots et, au-delà du sens, de les éclairer par l'examen des réalités qu'ils prétendent représenter. Nous ne pouvons pas nous passer des mots pour construire, exprimer, communiquer notre pensée. Mais ceux-ci sont chargés de tous les emplois qui en ont déjà été faits (c'est le sens) et des intentions de ceux qui s'en servent (c'est la **signification** et parfois la **manipulation**).

C'est toute cette richesse qui permet de retrouver à partir de quelques mots toute une conception du monde, et d'analyser ainsi cette conception. Ce travail est un élément important de la liberté de penser et du plaisir de réfléchir. Chacun de ces mots naît soit dans la langue générale, soit dans un de ses domaines particuliers, science, technique, littérature, et il peut lui arriver de voir son sens devenir moins précis mais beaucoup plus fort parce qu'il désigne un idéal, une valeur. Le parcours est souvent complexe : le mot **concurrence**, par exemple, illustre bien ce type d'évolution. Emprunté au latin par la langue générale au XIV^e siècle il désigne d'abord la « rencontre », amicale aussi bien qu'hostile ; puis au XVI^e siècle cette rencontre devient rivalité ; au XVIII^e elle s'applique plus particulièrement aux échanges économiques ; enfin au XX^e elle est devenue une loi tellement contraignante que, d'un côté, on s'efforce de lui trouver un statut théorique scientifique, pendant que, dans la parole publique, elle est présentée comme une obligation qui doit régenter toute la vie sociale. Elle prend ainsi la valeur d'un absolu indiscutable qui passe bien avant l'idéal démocratique d'**égalité** et de **fraternité**. Par contre le sens devient très imprécis, ce qui permet de lui faire englober même la « déréglementation », et de justifier secrets et passe-droits qui pourtant détruisent les qualités que pourrait avoir la concurrence et assurent le triomphe de la corruption.

Cela nous rappelle une loi de tous les systèmes complexes, que le triomphe de l'ubris nous a fait oublier : l'équilibre n'est obtenu que par la modération. Cela peut être, chez Montesquieu, l'équilibre des pouvoirs ; cela pourrait être aussi le respect d'une certaine égalité ; cela peut aussi être la réhabilitation des mélanges, dont l'hybridation montre les possibilités considérables dans tous les domaines de la vie. Ce serait en tout cas un rééquilibrage par la solidarité. C'est aussi le rôle que devrait jouer, dans une démocratie, la pluralité des partis, syndicats et associations, qui donnent justement à ces types de régime politique une souplesse que l'on a plutôt tendance à remplacer par la dictature des marchés, principe absolu posé au nom de la mondialisation.

C'est pourtant cet équilibre nécessaire qui devrait s'imposer dans n'importe quelle collectivité humaine, école, usine, administration, car lui seul permet un fonctionnement durable : c'est la supériorité des systèmes régulés sur les systèmes en phase, comme celui que nous impose en silence le triomphe de l'ubris, que personne n'évoque mais qui est présent dans les choix que font nos sociétés quand les politiques brandent leurs pouvoirs au service des puissances économiques, financières et multinationales, tout en s'assurant de rester eux-mêmes dans leur pouvoir que ce soit dans le public ou dans le privé, quand ce n'est pas les deux ensemble !

INDEX

- A -

Aimable	20
Alter ego	40
Ambition	20
Ame	21
Animal	21-23
Animé	21
Argent	24
Audace	20
Auto-entrepreneur	54
Autorité	19

- B -

Bénévole	50
Besogne	55
Besoin	55
Biosphère	23
Bonne foi	15
Bricolage	55-56
Bricoler	56

- C -

Changement	8
Charité	14
Chiffre	60
Comédie	26
Compétiteur	13
Compétitif	13
Compétitivité	13
Compétition	12-13-59
Compréhension	19
Comprendre	31-34-52
Concours	13
Concurrence	3-9-12-13-14-15- 16-17-20-27-28- 34-40-41-43-44- 45-46-50-52-53- 55-57-59-60-61
Concurrentiel	55
Confiance	15-16-17
Congrès	7
Contrainte	15
Contrat	15
Contrôle	15

Coopération	12-59
Couper	35
Courage	20
Courtisan	20
Courtisanerie	20
Courtois	20
Courtoisie	20
Crédit	16
Croissance	9-46

- D -

Décider	35
Degré	7
Délocalisation	55
Démocratie	12-41-45-50-52-59
Démonstration	22
Déréglementation	12-14-45
Dissimulation	15
Dominer	52
Don Juan	26
Don Quichotte	26

- E -

Éducation	40
Écologie	51-60
Économie	38-51
Économique	49
Égalité	41-45-59-61
Émotivité	21
Empathie	22
Exploitant agricole	41
Expérience	2

- F -

Fédération	15
Féminin	22
Fiançailles	15
Foi	15
Fraternité	61
Futur	60

- G -

Gagner	59
Galanterie	20
Goût	35
Gracieux	20
Grade	7
Gradus	7

- H -

Histoire	23
Homicide	18
Homme	23-24-25-27
Homo faber	40
Home sapiens	40
Humanisation	28
Humble	23-27-40
Humilité	27-40
Humus	23-27-40
Hybrida	5
Hybridation	5-26-27-61
Hybride	5
Hybrider	6

- I -

Imaginaire	26
Imitation	2
Individualité	26
Indulgence	20
Influence	34
Innovation	60
Intelligence	22
Interaction	60
Interdit	29
Intuition	22-29

- J -

Jugement	21-22
Justice	14

- L -

Laboratoire	25
Langue de bois	33
Liberté	15-45
Logique	23-26
Logos	23
Loi naturelle	3
Loisir	55

- M -

Maman	22
Manipulation	34-60
Manoeuvre	55
Marché	39
Masque	26
Mathématiques	34
Médecine	23
Médical	37
Mélange	27-61
Mesure	40
Mode	10
Modération	40-60-61
Moderne	10-24
Modernisme	25-57
Modernité	8-9
Mondialisation	44-61
Mouvement.	8

- N -

Nature	27
--------	----

- O -

Objectivité	3-24-35-39-60
Oeuvre	55
Opinion	21
Originalité	2
Ouvrage	55

- P -

Parole	23
Pastorale	20
Paysan	41
Personnage	26
Personne	26
Poli	20
Politesse	20
Politique	50
Précarité	8
Préciosité	20
Pressentir	29
Principe de précaution	24
Profit	9-25
Progrès	2-7-8-9-10-11-13-14-17- 26-28-37-39-42-44-45-60
Pue	29
Pureté	27
Putain	29

Qualité	30	Signification	32-34-60
Quantité	30	Solidarité	27-61
- R -		- T6 -	
Raffinement	20	Tartuffe	26
Raison	23-24-26-27	Technique	25
Raisonné	21-24-26-27	Tendresse	21
Raisonnement	22-24	Théâtre	26
Rationaliser	24	Tolérance	19
Rationalisme	21-24	Traditionnel	10
Rationalité	19-24-43-60	Tragédie	26
Rationnel	21-24-25-26-43-44	Transparence	33-48
Réalité	1	Travail	54-55-57-58
Réflexion	26	Travailler	55
Rencontre	12-50	Type	26
Ressenti	29-39	- U -	
Rentable	39	Ubris	2-5-6-9-11-13- 14-25-27-28-40- 42-43-45-46-51- 52-53-54-57
Rétroaction	60	Unique	29
Réussir	59	Utopie	50
Révolution	10	- V -	
Rhétorique	38	Végétative	25
Richesse	46	Vérité	37
Rival	13	Vertu	1
Rivaliser	13	Violence	20
Rivalité	12-13	Vir	19
- S -		Viril	19
Sagesse	36-37-38-40	Virtualité	1
Sang-froid	19	Virtuel	1
Savant	36	Vision	30
Savoir	25-35-36-38-39- 40-52-60	Voir	31
Sens	29-31-32-33	Vue	30-35
Sapere	35		
Science	25-35-36-37-39- 52-60		
Sciences humaines	51		
Sciences exactes	51		
Scientifique	36-39		
Sensibilité	22-31		
Sensualité	21		
Sentiment	22-28-31		
Séparer	95		
Sexisme	18		
Signe	32		

TABLE DES MATIÈRES

Mots pour mots.....	1
D'ubris à hybride.....	5
Nouveau changement d'époque : le progrès.....	7
Concurrence : histoire d'une famille régnante.....	12
Confiance : une famille dans la misère.....	15
Un mythe fondateur : le sexisme.....	18
Et l'être humain ?.....	23
Tous les sens (encore une grande famille).....	29
Savoir, science, société.....	35
Économie / Écologie : le débat.....	41
« Le Travail, c'est la santé » ?.....	54
Conclusion.....	59

Réalisation & diffusion (pour l'édition numérique)

© LES PASSERELLES DU TEMPS

www.exvibris.com

Conception graphique & mise en page (pour l'édition papier)

LES ÉDITIONS D'AINAY

40 rue des remparts d'Ainay 69002 Lyon

324.234.426 RCS LYON

ISBN & EAN en cours pour l'édition papier

Exemplaire sous copyright



André Grange, docteur d'état en linguistique française est un universitaire convaincu depuis toujours que la recherche ne doit pas s'enfermer dans les séminaires mais au contraire servir à enrichir la formation humaine d'un large public.

Sa connaissance approfondie du vocabulaire lui permet de suivre **l'histoire de notre culture à travers l'histoire des mots** et de retrouver dans notre tradition des informations qui, aujourd'hui nous paraîtront pour le moins étonnantes!

Libertaire de coeur, pacifiste de raison, il démontre ici " magistralement " et par le biais de l'étymologie, le glissement de notre société dans une course au *toujours plus!* accélérée par un marketing trop souvent amoral. Malheureusement, notre société déifiant la consommation fait école dans le monde! dédaignant cette loi naturelle et évidente que l'équilibre n'est obtenu que par la modération.

La terre, notre mère nourricière universelle est en grand danger de payer les conséquences de l'**ubris** des hommes.

Depuis 2007 - LES PASSERELLES DU TEMPS - sont spécialisées dans l'édition numérique de documents anciens. Ceux-ci sont proposé sous forme de DVD-ROM englobant généralement de nombreux ouvrages (correspondant souvent à plusieurs dizaines de milliers de pages, plus de cent mille pour certains thèmes). Ces éditions s'adressent à toutes personnes désireuses d'avoir une documentation thématique importante pour un prix raisonnable.

En savoir plus : www.exvibris.com